

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE

PAR

ALEX. DE LAVERGNE.

2

Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60 (Jardins d'Idalie).
Et chez tous les Libraires Correspondants du Royaume
et de l'Étranger.

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE.

IL FAUT QUE
JEUNESSE SE PASSE

PAR

Alex. de Lavergne.

2



BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60.

(Rue des Jardins d'Idalie, 1.)

1852

IL FAUT QUE

JEUNESSE SE PASSE.

I.

Le jeune comte, il faut bien le dire pour sa décharge, ne s'était pas décidé sans combats, sans hésitation, sans remords, à partir avec Florentine; il n'avait enfin cédé peut-être aux obsessions de la danseuse que parce qu'un sentiment de respect humain et presque de pudeur lui rendait pénible de prolonger, sous les yeux de sa mère et des amis de sa famille, cette existence inutile, tristement dissipée, cette déperdition constante de toutes les forces de son cœur et de son intelligence. Mais il n'en fallait pas tant pour que la noblesse d'âme, pour que la sensibilité

filiale de Tristan se ravivassent et reprissent tout leur empire! Sans se voir obligé de rompre un joug dont il n'était pas assez fort pour éluder la nécessité, il pouvait rester auprès de sa mère, apaiser les récriminations de sa conscience. Dans ce compromis entre ses devoirs et un incurable entraînement, il entrevoyait, pour la première fois, un peu de repos, acheté sans trop de secousses et sans une résolution trop violente. On juge si une nature faible comme la sienne devait se réfugier dans cette sorte d'asile que lui entr'ouvrait l'indulgence désespérée de la marquise; aussi s'écria-t-il avec une expansion d'attendrissement dont il n'avait pas goûté le charme depuis bien longtemps :

— Ma mère! ma mère!... Oui, je resterai auprès de vous... je vous reverrai tous les jours... je reprendrai toutes mes bonnes... mes vieilles habitudes... Oui, je suis toujours votre fils bien-aimé... et qui ne sera pas indigne de l'être!

— Mon fils! mon Tristan! murmura la marquise en appuyant ses lèvres sur le front du jeune comte.

— Bravo! bravissimo! dit un troisième interlocuteur dont la voix retentit avec éclat dans ce duo étouffé d'épanchement et de tendresse.

Ce nouvel arrivant n'était autre que le vicomte de Fenestrange, qui, pensant que ses priviléges de vieil ami ne pouvaient être périmés par les années et l'absence, avait précédé sans façon le domestique chargé de l'annoncer.

Fenestrange s'approcha de la marquise, et il se disposait à lui baiser la main; mais un mouvement pour ainsi dire électrique dominant toutes ces froides formalités de la politesse des salons, il embrassa cordialement sur les deux joues la mère de Tristan, et l'étreignit sur son cœur.

L'entraînement amical de Fenestrange fut complétement partagé par la marquise; seulement, après s'être abandonnée à l'explosion si naturelle d'une ancienne affection, traversée par bien des épreuves, sans compter celle d'une longue séparation, un sentiment imperceptible de gêne et de malaise se peignit sur les traits de madame de Morvilliers lorsqu'elle reporta les yeux sur son fils présent à l'entrevue.

— Je ne saurais vous revoir sous de meilleurs auspices, mon cher vicomte, dit-elle à Fenestrange; mon fils qui a eu bien des torts envers moi, qui m'a bien négligée, vous le savez, promet de venir, tous les jours, payer à sa mère l'arriéré de tendresse et de consolation qu'il a contracté depuis si longtemps envers elle!

— Voilà donc l'enfant prodigue revenu, reprit gaiement Fenestrange; nous allons tuer le veau gras... Et ce n'est pas tout, ajouta-t-il, en se tournant vers Tristan, il faut que ce soit aujourd'hui même; non-seulement, marquise, je m'invite à votre table, mais j'use des droits de l'amitié la plus intime, j'invite moi-même, chez vous, votre fils!

— Aujourd'hui? fit Tristan avec embarras.

— Oui... aujourd'hui même à six heures, reprit Fenestrange... C'est votre heure, marquise, n'est-ce pas?

— Merci de cette bonne pensée, répondit la marquise, en serrant la main de Fenestrange.

Tristan se remémorait déjà toutes les difficultés que lui préparait la rupture de ses engagements habituels.

— J'étais invité... précisément pour aujourd'hui... reprit-il en balbutiant... Mais je vais me dégager, ajouta-t-il rapidement en voyant quelle nouvelle angoisse se peignait déjà sur le visage de sa mère.

— Faites-le dégager tout de suite, dit Fenestrange bas à la marquise.

— Je ne sais pas à qui vous avez promis, Tristan, reprit la marquise avec effort; mais comme il faut que je sois bien sûre que vous ne me refuserez pas la première chose que je réclame de vous après une si longue séparation, je vous demande de ne pas sortir d'ici que vous n'ayez écrit pour vous dégager... Tenez, passez dans mon cabinet, vous trouverez tout ce qu'il faut... Je vous en prie, Tristan, ajouta-t-elle avec un accent suppliant, en voyant l'hésitation de son fils.

Tristan avait bien des choses sur les lèvres; mais, le cœur bourrelé par de terribles combats, il entra machinalement dans le cabinet de la marquise.

— C'est à merveille, dit Fenestrange; vous avez bien fait de le faire écrire; car je m'y connais, il ne promettait

pas d'une voix mal assurée; il ne s'engageait pas pour de bon!

— Ah! mon ami, dit la marquise, pardonnez-moi si, après une si longue absence, je ne sais vous parler d'autre chose que de mes chagrins!... Mais ce vilain Tristan m'a fait tant souffrir... Savez-vous qu'il voulait partir avec cette misérable femme qui le perd!... et, pour empêcher ce voyage, il m'a fallu promettre de ne plus lui imposer de rompre avec elle!...

— Vous avez bien fait, répondit flegmatiquement Fenestrange; avec une femme comme celle-là... elle est belle, je l'ai vue... de plus, elle est habile, je le sais... Tous les obstacles qu'on lui oppose deviennent des armes pour elle. Ce que vous aviez de mieux à faire, c'était de consentir à ce que vous ne pouviez empêcher... et peut-être est-il fâcheux que vous n'ayez pu vous résigner à voir votre fils partir pour l'Italie?

— Y songez-vous, vicomte? une séparation si longue!

— Oui, mais un tête-à-tête si long aussi; trouvez-moi beaucoup de passions qui résistent à cela! Tenez, marquise, rappelez-vous l'histoire de ces deux amants enfermés ensemble, par un accident terrible, dans une caverne, sans aucun moyen d'en sortir. Le premier jour ils durent pleurer ensemble; le second jour, je gage que chacun boudait à une extrémité du souterrain... le troisième jour, ce furent sans doute des reproches sur leur commun malheur et des invectives bien cruelles... enfin,

quand on les retrouva... morts tous deux... le jeune homme, étant le plus fort, avait dévoré un des bras de sa bien-aimée. Qu'en dites-vous, marquise?

— Je dis que ce récit est horrible!

— Je ne dis pas le contraire... Mais, maintenant, plaçons le tête-à-tête ailleurs que dans un souterrain; ce ne sont pas les amants qui mourront, croyez-moi, marquise, ce sera leur amour.

— Ignorez-vous, vicomte, qu'à côté de la satiété qui est un dissolvant, il y a l'habitude qui est un lien tout-puissant!... Ah! je n'ai retrouvé mon fils que pour le perdre de nouveau!...

La marquise avait soupiré après ce funèbre pronostic, lorsque, tout à coup, on entendit à travers les fenêtres du jardin qui étaient entr'ouvertes, quelques accords de piano, puis une femme, du timbre le plus charmant en même temps que le plus pur, se mit à chanter les paroles suivantes d'une vielle ballade, célèbre dans tout l'ouest de la France, *la ballade du baron de Jauiaz* :

« Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix!
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois! »

Le vicomte, après avoir écouté, plein de ravissement, le refrain de cette cantilène, qui le reportait à la fois bien loin dans le temps, bien loin dans l'espace, se tourna vers la marquise :

— Quelle est donc, s'écria-t-il, la sirène que vous avez dans votre hôtel et qui chante ainsi les chants de nos pays?

— C'est une lectrice que j'ai prise, il y a peu de temps, répondit la marquise, et qui m'a été déjà d'un bien grand secours pour charmer les ennuis et les douleurs de ma solitude. C'est la nièce d'un respectable curé de nos pays, une jeune orpheline bien intéressante; je n'avais pas eu le temps de vous en parler... mais je vais vous la présenter.

En même temps, madame de Morvilliers sonna qu'on fît venir Louise. Celle-ci arriva, vêtue, comme toujours, avec une simplité pleine de grâce.

Pendant la présentation obligée, Fenestrange était déjà sous ce triple et irrésistible charme qu'exercent la beauté, la jeunesse et l'innocence réunies.

— Mademoiselle, vous êtes Vendéenne, dit Fenestrange avec intérêt. De quel côté?

— Pas bien loin du château de Fenestrange, répondit Louise avec un sourire.

L'étonnement et la curiosité piquée se peignirent à la fois sur la physionomie de Fenestrange; la marquise allait peut-être l'interroger, lorsque l'on entendit dans la pièce voisine le pas de Tristan qui s'approchait.

— Ah! mon Dieu! j'ai fait entrer Louise, dit rapidement la marquise bas à Fenestrange... et Tristan qui va venir.

— Eh bien! quel inconvénient y a-t-il à ce qu'il la voie? demanda de même Fenestrange.

La marquise n'eut pas le temps de répondre, car Tristan avait paru sur le seuil.

— Ta lettre est-elle envoyée? dit la marquise, qui aurait presque voulu, dans ce moment, éloigner son fils.

— Non, ma mère... j'ai réfléchi...

Il avait écrit successivement à Florentine deux ou trois épitres assez gauches qu'il avait déchirées.

— J'aime mieux me dégager verbalement... mais je vous promets... que je vais moi-même faire tous mes efforts...

Il n'acheva point sa phrase, aussi peu sincère dans le fond qu'embarrassée dans la forme; il avait aperçu Louise...

Celle-ci était devenue d'une pâleur mortelle sous le regard de Tristan.

Le jeune comte resta quelques instants sans parler... les traits de Louise ne lui semblèrent pas inconnus; mais les fumées du tokai avaient tellement troublé sa cervelle la première fois qu'il l'avait vue, que ses souvenirs étaient loin d'être assez nets pour qu'il pût les rattacher à un fait précis.

— Où donc ai-je vu cette jeune fille? murmura-t-il.

— Il ne la reconnaît pas, dit à voix basse madame de Morvilliers, dont la poitrine semblait commencer à se dégager d'un grand poids.

— Il la connaît donc? fit le vicomte également.

—Je vous conterai cela, répondit de même la marquise. Mon fils, reprit-elle, je vous présente mademoiselle Louise, nièce du bon et digne curé qui est venu, l'an passé, desservir la paroisse de ma terre de la Vendée. Vous m'avez entendue parler souvent de l'oncle, et la nièce est en tous points digne de lui; non-seulement son esprit cultivé et ses talents sont pour moi une source de distractions dont j'avais, jusqu'à ce jour surtout, bien grand besoin; mais venue ici en qualité de lectrice, Louise me prodigue les soins d'une véritable fille.

Tristan s'inclinait, tandis que Louise saluait avec le plus morne silence et la réserve la plus glacée... Son malaise sembla cependant décroître un peu lorsque Tristan parut ne rattacher décidément à aucune date, à aucune circonstance, l'impression qu'il ressentait à la vue de Louise.

Cette impression était, à la fois, attrayante et irritante : attrayante par le rayonnement fascinateur de cette pure et chaste beauté; irritante par le mal inutile que se donnait Tristan pour recueillir et fixer les vagues impressions que cette rencontre éveillait en lui.

— Où donc ai-je vu cette jeune fille? murmurait-il encore... Oh! il faudra que je le sache!... Ma mère, ajouta-t-il à voix haute, en prenant son chapeau, vous me reverrez à six heures!

— Est-ce bien sûr, mon fils? fit tendrement la marquise.

— Vous pouvez le laisser partir, dit Fenestrange à mi-voix, il reviendra... Je m'y connais, et c'est à présent qu'il s'est engagé pour de bon!...

II.

Six heures sonnaient à peine à la pendule du petit salon de l'hôtel de Morvilliers, lorsque Tristan reparut. Un observateur tant soit peu perspicace aurait pu remarquer que sa toilette, toujours marquée d'ailleurs au coin de la suprême élégance, n'avait point cette fois le caractère débraillé qui en était d'ordinaire le principal attribut. Ce n'était déjà plus précisément un viveur, et ce n'était pas encore, il faut bien le dire, ce qu'on appelle vulgairement un homme comme il faut. Pour employer la phraséologie de nos voisins d'outre-Manche, le *sportsman* avait disparu chez Tristan pour fait place au *dandy*. Le vicomte de Fenestrange qui se trouvait seul dans le petit salon, ne put réprimer une exclamation de surprise en même temps que de satisfaction en voyant entrer le jeune comte de Morvilliers.

— Si ponctuel! fit-il joyeusement. On voit bien que tu as du sang militaire dans les veines; et ta mère qui croyait que tu ne reviendrais pas!... Elle est en ce moment à sa toilette... Allons, décidément, nous tirerons parti de toi;

il n'y a jamais à désespérer d'un homme exact à l'heure du repas.

— Je voulais vous parler, mon ami, répondit rapidement Tristan, avant qu'on se mît à table; j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir de Florentine qu'elle me laissât libre... Chose étrange... je n'ai pu la calmer en lui disant que je venais dîner chez ma mère... Elle a prétendu que je la trompais toujours... Puisque vous voulez la voir, vous lui attesterez, n'est-ce pas, combien j'aurai été vertueux aujourd'hui...

— Je l'attesterai, répondit Fenestrange avec une gravité comique. Mais, hélas! mon cher,

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

— Ce n'est pas tout, continua Tristan. Je me suis engagé à ne point quitter la France, à la sollicitation de ma mère, qui m'a promis à ce prix de fermer les yeux sur ma liaison avec Florentine... Mais autre embarras! J'ai déjà eu tant de peine à me rendre libre aujourd'hui pour un dîner, que je frémis en songeant à la tempête qu'elle me prépare, lorsqu'elle saura que je ne vais pas en Italie avec elle!... et j'avais songé... puisque vous m'êtes si secourable...

— A me demander de me charger de la négociation...

— Tout au moins à m'accompagner quand j'en parlerai à Florentine, et à constater les graves raisons de conve-

nance et de famille, mes craintes pour la santé de ma mère, qui me forcent à ne pas la quitter.

— Je t'accompagnerai, mon garçon, répondit le vicomte, assez flatté de la confiance qu'on paraissait avoir dans son intervention diplomatique, et j'espère que tu n'en auras pas appelé en vain à ma vieille expérience.

— C'est que la chose presse!... Nous devions, dès demain, faire tous nos préparatifs de voyage.

— Eh bien! ta déité danse-t-elle ce soir?

— Oui... et, si vous voulez m'accompagner, je puis vous faire passer sur le théâtre.

— Je ferai de la diplomatie avec ta belle entre deux coulisses... La diplomatie est parfaitement de mise dans cette région-là... On dit que maintenant l'Opéra est, après le conseil des ministres, l'endroit où il se fait le plus de politique... Tout à l'heure, après le café pris, tu me feras signe, je demanderai à ta mère la permission de nous retirer, et nous mettrons mon départ sur le compte de la curiosité d'un exilé... Et, au fait, peut-on se retrouver assez vite au théâtre qui exprime le mieux le caractère de notre nation par sa physionomie magnifique et ses attributions à la fois graves et frivoles!... On ne saurait dire qu'on a retrouvé sa patrie quand on n'a pas revu l'Opéra... Un exil comme il faut ne cesse pas à la frontière, mais rue Lepelletier!

Après cette réclame désintéressée faite en faveur d'un théâtre qui, sans doute, tenait sa place dans les galants

souvenirs de la jeunesse du vicomte de Fenestrange, la conversation dut cesser entre les deux interlocuteurs, car la marquise entrait avec sa jeune lectrice.

— Messieurs, dit la marquise avec un ton qui prouvait qu'elle avait retrouvé toute son ancienne gaieté, je vous amène une véritable prisonnière... Louise ne voulait pas dîner avec nous... Je l'ai fait habiller de force!... et je crois que, cette fois, vous vous rangerez du côté de l'arbitraire et du despotisme, en voyant les résultats qu'il a produits!...

Louise, en effet, était charmante. Une robe de mousseline à corsage montant, sans autre ornement qu'un nœud de ruban bleu, dessinait sa taille svelte et ne laissait deviner que les contours harmonieux de sa poitrine et de ses épaules, dont la blancheur vivante palpitait sous la blancheur transparente de l'étoffe. Ses beaux cheveux d'un châtain sombre, grâce aux soins d'une des caméristes de la marquise, encadraient amoureusement sous leurs bandeaux ondulés le pur ovale de son visage, qu'une émotion intime et profonde, si bien dissimulée qu'elle pût être, animait en ce moment d'une teinte plus vermeille encore que de coutume. C'était la réalisation d'une de ces vierges resplendissantes dues au pinceau poétique de Murillo; seulement, on eût dit qu'en soulevant le voile qui couvrait cette candide beauté pour jeter sur elle un regard indiscret, quelque curieux impertinent avait effarouché sa pudeur.

Il y avait tant de différence entre cette ravissante Parisienne si heureusement improvisée par la marquise et la provinciale un peu gauche que Tristan avait trouvée dans la diligence relayant à Antony, que toute espèce de corrélation entre cette dernière aventure et l'apparition nouvelle se serait immédiatement évanouie dans l'esprit de l'héritier des Morvilliers, alors même qu'elle s'y fût présentée. On se rappelle d'ailleurs que l'ivresse avait enlevé à Tristan toute sa raison, lorsqu'un mois auparavant il s'était laissé aller d'une façon si peu digne aux suggestions de Florentine et de ses commensaux.

Un murmure d'admiration erra sur les lèvres de Fenestrange; Tristan resta silencieux et pensif. En ce moment on annonça à la marquise qu'elle était servie.

Tristan s'avança vers Louise pour lui offrir son bras; mais celle-ci s'était comme préventivement réfugiée auprès du comte, dont elle avait pris le bras avec une précipitation qui aurait eu presque les apparences de la familiarité, si cette hypothèse avait pu être admissible.

L'affectation de Louise à manifester sa préférence pour Fenestrange aurait pu cependant donner lieu à quelque commentaire fâcheux, si l'ancien officier de la garde royale n'en eût immédiatement imaginé une traduction inoffensive, avec l'empressement d'un homme qui cherche à excuser un petit triomphe de vanité.

— Votre lectrice, chère marquise, a eu plus d'intel-

ligence que nous, dit-il; elle a compris qu'en ce jour de réconciliation, votre fils vous appartenait tout entier et que nul n'avait le droit, même un instant, de vous le prendre!...

On applaudit à l'interprétation que Fenestrange donnait à ce petit incident, et les quatre convives passèrent dans la salle à manger.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur ce banquet intime pour apprécier toute l'ingénieuse tendresse de la marquise...

Une magnifique corbeille de fleurs s'épanouissait au milieu de la table, éclairée des plus riches candélabres et chargée de vaisselle plate.

La vieille argenterie armoriée de la famille avait été servie tout exprès et remise dans tout son lustre pour fêter le double retour de deux hôtes aimés qui, l'un et l'autre, avaient laissé si longtemps leur place vide au foyer domestique.

Des flacons de forme différente, remplis de toute espèce de vins rares et fins, dressaient çà et là leurs têtes chenues, comme si la maîtresse du logis eût appréhendé de ne point donner satisfaction à tous les goûts de ses deux convives. On ne saurait imaginer tout ce qu'il y avait de captation maternelle, d'industrieuse séduction dans tous les apprêts de ce banquet, qui, par une opposition étrange, mais touchante, offrait la réunion de toutes les recherches d'un matérialisme sensuel et de toute la sainteté des joies domestiques.

Un tel spectacle était bien fait pour plaire au vicomte de Fenestrange, dont les instincts un peu épicuriens y trouvaient si bien leur compte; aussi, après que les premières exigences de l'appétit le plus régulier eurent été remplies, ne tarit-il pas en éloges sur le bon goût qui présidait au festin, sur l'excellence des vins, sur la charmante façon dont la marquise faisait les honneurs de sa table aux deux exilés : l'un, éloigné longtemps d'une ancienne et bien chère amie par des espaces immenses; l'autre, bien plus encore peut-être séparé de sa mère par cette distance morale qu'avaient jetée entre lui et elle de si absorbantes, de si pernicieuses préoccupations!... La marquise jetait de temps à autre sur son fils un regard à la fois douloureux et consolé, où l'on voyait lutter le regret de tout ce qui manquait encore à ses espérances avec la joie que lui inspirait tout ce qui lui était déjà rendu.

Quant à Tristan, trop de sentiments pénibles et contradictoires dominaient son esprit distrait, pour qu'il pût s'associer à la gaieté communicative de l'ami de la maison. Il comprenait enfin cette heureuse sécurité du foyer de la famille, si longtemps déserté par lui; il sentait l'influence bienfaisante de cette atmosphère de calme et d'émotions douces. Ajoutons bien vite que le rayonnement de deux beaux yeux noirs, à demi-voilés par une mélancolique rêverie, était le phare tutélaire qui projetait sa lueur sur ce port domestique.

Ce n'était pas que le cœur du malheureux jeune homme fût encore parvenu à secouer le joug qui pesait sur lui; au contraire... et même assis à la table de sa mère, de vagues soupçons, des hallucinations douloureuses ramenaient sa pensée vers cette idole inexorablement oppressive, trop semblable peut-être à ces divinités qu'adoraient au fond de leurs sombres forêts les Gaulois nos ancêtres, et qui exigeaient des sacrifices humains.

Mais si Tristan n'était pas encore en situation d'aspirer par sa volonté à un bonheur inconnu pour lui, il devinait, il comprenait du moins ce bonheur qui contrastait, hélas! à tant de titres, avec son existence habituelle, si douloureusement aliénée par Florentine! Le sentiment de sa dignité incessamment blessée, le regret stérile d'une situation inextricable, le remplissaient de trouble; ce n'était pas encore le repentir, mais c'était déjà la conscience, et comme nos premiers pères qui, dans la sublime parabole de la Genèse, rougirent de leur nudité avant même d'en venir à pleurer leur faute, Tristan sentait que le désaveu de ses désordres était peut-être encore loin de ses lèvres, mais du moins il commençait à en retrouver la pudeur.

Fenestrange, dont l'esprit était naturellement beaucoup plus libre, savourait les délices du festin en gourmet digne de les comprendre; il avait déjà goûté de tous les vins, prêt à en supporter les fumées avec cette impassibilité

intrépide du soldat accoutumé au feu : jusque-là, Tristan avait dû s'associer à lui, mais il était facile de voir qu'il était moins aguerri que son solide et hardi compagnon.

— Le jour où nous revenons à la vertu, il faut que tout le monde se grise! s'écria gaiement le vicomte... Tristan d'abord, pour noyer ses remords, notre chère marquise pour oublier ses inquiétudes passées, et jusqu'à cette charmante enfant qui n'a pas encore bu.

— Merci, monsieur, reprit vivement Louise avec un mouvement de répulsion dont elle ne put réprimer la vivacité; j'ai pour le vin, ne fût-ce qu'en songeant aux effets qu'il peut produire, un dégoût qui tient à l'éducation sans doute... mais que rien ne peut vaincre.

Fenestrange voulut remplir alors le verre de Tristan; mais celui-ci le recula.

— Non, dit-il, mademoiselle a raison, les suggestions du vin sont quelquefois si fatales, que je conçois qu'on lui tienne parfois rancune.

En ce moment Tristan ne regardait pas Louise, car, sans cela, il eût été frappé de la pâleur qui s'était subitement répandue sur le visage de la jeune fille.

Quoi qu'il en soit, et à partir de cet instant jusqu'à la fin du repas, le jeune comte opposa une résistance héroïque à toutes les instances de Fenestrange, et c'est tout au plus s'il consentit à boire quelques gouttes de vin de Malaga au dessert, pour faire honneur à un toast porté à la santé de sa mère.

Sur un signe de madame de Morvilliers, toujours pleine de sollicitude pour tous les goûts de son fils, une corbeille remplie d'excellents cigares fut placée sur la table; Fenestrange s'était empressé d'en choisir quelques-uns avec tout le soin d'un véritable connaisseur.

Louise se leva pour se retirer, songeant que peut-être elle gênerait les deux convives de la marquise; mais Fenestrange se hâta de déclarer qu'il était trop galant pour chasser la beauté... Il tenait d'ailleurs à fumer son cigare au jardin.

— Me suis-tu? dit-il à Tristan.

Celui-ci ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur Louise, et bien que le regard de la jeune lectrice évitât de se rencontrer avec le sien, comme si, par une intuition tout instinctive, il eût deviné que, pour une jeune fille élevée au couvent, sur les confins de la Vendée, le cigare devait être forcément l'un des attributs d'une existence désordonnée, il déclara que la fumée du tabac était contraire à sa santé, et qu'il préférait passer quelques instants au salon... auprès de sa mère. Ces derniers mots étaient-ils l'expression bien exacte de sa pensée? Le lecteur en jugera.

On sortit de la salle à manger et on passa au salon. Fenestrange se promenait dans le jardin, le plus loin possible de la maison.

Louise, n'ayant plus dès lors aucun prétexte pour se retirer, était allée s'asseoir dans un coin auprès d'une table et avait repris une broderie commencée.

Tristan, après avoir quelque temps causé avec sa mère d'une façon assez distraite, s'était rapproché de la jeune fille, et avait admiré à haute voix la finesse et la perfection de son travail.

— Cette broderie te plaît, mon fils? fit doucement la marquise. Eh bien! j'en suis persuadée, Louise sera heureuse de m'aider à t'être agréable. Elle a tous les talents comme toutes les qualités... C'est une véritable fée!... Sais-tu qu'elle brode à merveille le point d'armes? N'est-ce pas, Louise, que vous n'en refuserez pas la preuve à mon fils, en brodant pour lui, sur un mouchoir, les armes de la maison de Morvilliers... Vous lui laisserez un souvenir de sa mère et de sa famille, dont il se montrera digne à présent, j'en suis sûre!...

— Je ferai ce que vous m'ordonnez, madame, reprit Louise sans détourner les yeux de son ouvrage, et avec une soumission qui touchait presque à la sécheresse.

Tristan se sentit tristement affecté de la réserve glaciale de Louise.

A ce moment Fenestrange reparut.

— Allons-nous à l'Opéra? demanda-t-il en s'adressant presque furtivement à Tristan; tu sais que tu m'as promis de me servir de cicerone dans ce pays redevenu nouveau pour moi et où m'appelle la plus attrayante des curiosités, la curiosité des souvenirs.

Une expression d'alarme se retraça sur la physionomie de la marquise à ce mot si fatal d'Opéra; mais Tristan ne regardait pas sa mère.

Soit qu'il voulût connaître l'énigme de l'attitude de Louise à son égard, soit tout autre motif, il fit observer à Fenestrange que la soirée commençait par un opéra sacrifié et que l'intérêt du spectacle ne pouvait s'éveiller qu'à l'heure du ballet.

Fenestrange parut se rendre à cette raison, et, prenant son parti, il retourna au jardin pour s'y livrer à une nouvelle consommation de cigares.

Madame de Morvilliers, bien qu'initiée aux motifs de l'attitude presque hostile gardée par Louise envers son fils, en était cependant intérieurement affligée... Elle voulut donner les moyens à Tristan de rompre l'épaisse couche de glace qu'on lui opposait, en flattant l'amour-propre de Louise. Elle lui demanda de chanter cette ballade *du baron de Jauioz*, dont le seul refrain avait ravi Fenestrange. Louise y paraissait peu disposée; mais il n'est pas besoin d'ajouter que la marquise insista et que sa jolie lectrice dut rester fidèle à son système d'obéissance passive.

Elle se mit au piano, et après avoir préludé quelques instants, elle chanta le fragment suivant d'une voix émue, à laquelle le silence d'une belle nuit de printemps ajoutait un charme plus pénétrant encore :

Petits oiseaux, je vous en prie,
Écoutez, écoutez ma voix!
Je reste, et vous, vers la patrie
Vous revolez tous à la fois!

Vous revolez vers la patrie
Où je folâtrais au printemps;
Comme vous joyeuse, la vie
M'était bien douce dans ce temps.

En gagnant vos vieilles tourelles,
Vos clochers, vos nids sous les toits,
Portez, oiseaux, de mes nouvelles
A ceux que je laisse en nos bois.

A ma pauvre petite mère,
A ma mère que j'aime tant,
A ma sœur Hélène, à mon père,
Que je vis pleurer en partant.

Allez et n'oubliez personne.
A tous pour moi dites adieu;
A mon frère... qu'on lui pardonne.
Allez, chers oiseaux du bon Dieu !...

Tristan écoutait avec une ineffable extase cette émanation harmonieuse d'une organisation toute de pureté, de grâce et de chaste effroi.

— Allons-nous à l'Opéra? fit le vicomte en remontrant sa tête à une fenêtre entr'ouverte du salon de plain-pied avec le jardin.

— La première pièce ne doit pas être encore finie, reprit Tristan; et d'ailleurs, si vous écoutiez mademoiselle, vous ne penseriez plus à l'Opéra... Tenez, elle va nous faire encore quelque chose... si ma mère veut bien l'en prier.

Louise s'inclina, toujours avec la même soumission froide, prévenant par un consentement tacite l'inévitable demande de la marquise.

— J'écoute du jardin, fit Fenestrange, qui, tout en ne se refusant pas au plaisir d'entendre Louise, ne se sentait pas la force d'abandonner sitôt l'occasion de se soustraire à ses habitudes tyranniques de fumeur.

Louise était allée se remettre au piano et chanter une autre cantilène également empruntée à ses souvenirs de la Vendée.

Ces sensations ineffables, ces vagues aspirations que la musique dégage de notre organisation, avaient en ce moment à la fois pour Tristan quelque chose de charmant et de douloureux. Il pressentait une autre vie, il s'initiait d'avance à d'autres espérances vaguement entrevues, au mystère d'affections nouvelles, affections pleines de calme et de sincérité, où le cœur pouvait s'endormir paisible à côté d'un autre cœur gardien fidèle d'une félicité et d'un honneur communs... A l'extrême horizon lui apparaissait un intérieur rempli de soins attentifs, de sollicitudes régénératrices où chaque heure qui sonne ne marque que l'étape d'un voyage doux et régulier, sans éveiller une inquiétude à moitié endormie, un soupçon trop prompt à torturer, toutes ces angoisses, enfin, attributs inséparables de l'amour, quand l'amour s'adresse à une femme perdue !

A ce moment encore, Tristan, tout en suivant de l'œil

dans une perspective idéale ces fantastiques tableaux, n'osait pas même en invoquer la réalisation!... Comme le lutteur se débattant dans les flots trop distants du rivage pour qu'il puisse espérer l'atteindre, il était découragé à la fois de l'action, du vœu, de la prière même!... Et ces félicités si enviables, si faciles pour tout autre, il ne les apercevait plus qu'à travers les larmes d'un désespoir fatal et condamné!

Cependant, pour la première fois depuis longtemps, le comte de Morvilliers en était venu à oublier la rue Lepelletier et Florentine.

Louise, de son côté, cherchait à mettre un terme au rôle d'esclave soumise qu'elle jouait. Mais dès qu'elle avait pris quelques instants de repos, le regard de la marquise la suppliait avec tant de douleur de ne pas laisser s'interrompre le charme qui retenait son fils auprès d'elle, que Louise, oubliant sa fatigue, dominant toutes les émotions pénibles que continuait pour elle la présence de Tristan, reprenait d'une voix douce et résignée les chants traditionnels qui la reportaient par la pensée dans son pays natal.

— Eh bien! partons-nous enfin? dit Fenestrange qui rentrait, et dont la voix retentit bruyamment au milieu de tant de préoccupations diverses.

Tristan tressaillit comme un homme qu'on vient de réveiller en sursaut; et, prenant son chapeau et ses gants, qu'il ajusta avec une certaine lenteur, il se mit en devoir d'aller remplir son office de cicerone à l'Opéra.

— Que vous êtes cruel, vicomte! s'écria madame de Morvilliers en poussant un profond soupir.

— Ah! marquise, reprit Fenestrange à voix basse, que vous êtes ingrate!

— Ne reviendras-tu pas bientôt me voir, mon Tristan? dit la mère à son fils en l'embrassant.

— Oh! ma mère, fit le jeune homme, pouvez-vous me le demander? Je reviendrai demain... si vous le voulez...

Ces derniers mots s'adressaient-ils bien à la marquise de Morvilliers? En suivant la direction du regard de Tristan, au moment où il les prononça, il eût été permis d'en douter.

Quelques minutes après, une élégante calèche, attelée de deux chevaux pur sang, entraînait rapidement le jeune comte et son ami, le proscrit de 1832, dans la direction de la rue Lepelletier. Tous deux gardaient un profond silence; Fenestrange avait encore son cigare à la bouche, et, par intervalles, il arrêtait sur son compagnon un œil où la bienveillance n'était pas exempte d'une certaine nuance d'ironie. Quant à Tristan, il semblait écouter toutes les voix que le chant de Louise avait éveillées dans son cœur.

Au moment où ils arrivèrent à l'Opéra, la soirée était déjà fort avancée, et le comte de Morvilliers apprit par la bouche du baron de Pontauriol que Florentine, après l'avoir attendu en vain, s'était retirée sans attendre la fin du ballet.

Comme Tristan manifestait à cet égard quelque surprise, le baron s'empressa de le rassurer en lui disant :

— Oh! soyez tranquille, mon bon, la régie était prévenue et Florentine est déjà remplacée comme coryphée dans le corps de ballet. Cela a permis de faire un mouvement très-heureux qui excitera, j'en suis sûr, l'émulation de ces petites. Aussi, le premier acte a marché à merveille. Vous arrivez à temps, messieurs, car le second acte va commencer.

III.

Le comte de Morvilliers ayant laissé passer, la veille au soir, l'heure de retrouver Florentine au spectacle, n'avait plus osé se présenter chez elle, et il avait résolu d'aller s'excuser auprès d'elle le lendemain dans la matinée en se faisant accompagner par Fenestrange. Il ne fallait rien moins que l'assistance d'un pareil second pour affronter tous les dangers d'une entrevue qui ne pouvait manquer d'être fort orageuse. Les jolies femmes sont comme les rois, elles n'aiment pas à attendre. Sous ce rapport, Florentine était d'autant plus outrée de dépit, que Dieu ne donne pas à ces âmes endurcies par l'égoïsme et les passions mauvaises, cette sensibilité qui ouvre aux douleurs humaines une expansion pleine de soulagements et de consolations.

Contre son ordinaire, la danseuse s'était, ce jour-là, levée de bonne heure, n'ayant pu dormir; son teint était devenu bilieux; son ondoyante chevelure d'impératrice dont elle se montrait si fière, pendait inculte le long de ses joues et sur ses épaules : dans cette bacchante au repos, l'on aurait eu peine à retrouver la sirène irrésistible qui avait séduit et entraîné dans l'abîme le comte de Morvilliers, sans parler de bien d'autres.

Déjà elle avait fait payer largement les torts de l'adorateur en retard à sa femme de chambre, à son coiffeur, à son *king-charles*, à tous les objets de toilette qu'elle avait brisés; enfin, comprenant la nécessité de déguiser précisément cette défaite de ses calculs et de son pouvoir sous d'habiles dehors d'indifférence et de sang-froid, elle avait fait rappeler le coiffeur et préparé elle-même avec un soin particulier et une science merveilleuse un déshabillé du matin des plus exquis, propre à rehausser encore l'expression séductrice de sa physionomie recomposée.

Ces préparatifs de combat n'étaient pas inutiles, car, vers midi, on annonça Tristan; la femme de chambre ajouta qu'il n'était pas seul et qu'un grand monsieur d'un âge mûr et... décoré (les femmes de chambre croient toujours aux décorations) l'accompagnait. Florentine, de plus en plus intriguée, ordonna qu'on fît entrer.

L'impression qu'elle produisit sur Fenestrange, qui (le lecteur se le rappelle sans doute) n'avait fait encore que l'entrevoir la veille, lorsqu'elle traversait le boulevard de

Gand, éclata d'une façon très-manifeste sur la physionomie franche et ouverte de l'ancien officier de la garde royale. Il y a de ces beautés toutes plastiques et toutes sensuelles qui exercent sur les hommes une influence presque magnétique. La nature avait donné à Florentine une de ces beautés-là, comme si elle eût voulu compenser ainsi tout ce qu'elle lui refusait du côté des qualités du cœur.

Quant à Tristan, tous ses sens s'émurent de nouveau à la vue de cette femme à laquelle il avait dû tant de ces émotions absorbantes, de ces jouissances fiévreuses que, trop souvent, les hommes préfèrent, quand une fois ils les ont connues, aux tranquilles délices d'un amour honnête et pur. Florentine était trop clairvoyante pour ne pas comprendre qu'elle retrouvait son empire; elle recouvra du moins toute sa présence d'esprit.

Elle salua Fenestrange, en qui elle avait deviné sans peine l'homme au bracelet, de la façon la plus gracieuse.

— M. le vicomte de Fenestrange, un ami de ma famille, fit Tristan avec embarras.

— C'est pour moi beaucoup d'honneur, répondit Florentine avec une légère ironie, et il fallait tout le plaisir de recevoir monsieur, pour que je me décidasse à rouvrir ma porte à son introducteur.

— Vous lui en voulez, belle dame, dit d'un air dégagé Fenestrange, qui n'était pas homme à jouer plus long-

temps un rôle muet... D'honneur, vous vous trompez. C'est l'infidélité la plus vertueuse, le tort le plus invraisemblable que vous ayez pu imaginer; vous ne pourrez lui en vouloir quand vous saurez qu'il a subi trois heures de mélodies bretonnes ou vendéennes; s'il y avait eu, de plus, le boston obligé, vous lui devriez des excuses!

— Vraiment! fit Florentine en souriant dédaigneusement, ce sont là toutes les délices qu'il m'a préférées? Décidément, j'aurai bien des remords lorsqu'il faudra que je l'enlève à la concurrence de pareilles séductions.

Puis, se tournant froidement vers Tristan, pendant que d'un regard elle désignait Fenestrange :

— Est-ce que monsieur, continua-t-elle, nous accompagnerait dans le voyage que nous avons décidé?

Florentine avait été bien aise de mettre tout de suite la conversation sur ce sujet, afin de savoir à quoi s'en tenir sur la mise à exécution de la grande résolution qui sauvegardait son empire sur Tristan... Elle vit, à l'embarras des deux interlocuteurs, que c'était précisément sur ce terrain compromis pour elle qu'elle avait à reprendre l'avantage.

— Vous allez au-devant de ma pensée, Florentine, reprit Tristan avec embarras, j'avais à vous parler sur ce voyage... La santé de ma mère est bien gravement altérée, et le chagrin qu'elle en ressent, la secousse qu'elle en éprouverait, pourraient lui être fatals... M. de Fenestrange pourra vous l'attester...

A ces mots, une contraction nerveuse avait transformé de nouveau avec la rapidité d'un éclair le visage de Florentine... Elle avait compris que son captif commençait à lui échapper.

— Oui, je conçois, balbutia-t-elle d'une voix que la colère commençait à briser; à deux, vous avez espéré que vous auriez moins de peine à me tromper!... Pardon, monsieur, je ne vous accuse pas, reprit-elle en se tournant vers Fenestrange qu'elle ne voulait pas s'aliéner avant d'avoir éprouvé ce qu'elle pouvait attendre de lui... vous pouvez croire... vous aussi... que c'est par amour pour sa mère que monsieur refuse de m'accompagner. — Et quel autre motif pourrait être assez puissant pour l'empêcher de suivre une aussi charmante maîtresse? répondit Fenestrange qui cherchait à conjurer l'orage par un madrigal.

— Aucun, reprit fièrement Florentine, car M. Tristan de Morvilliers m'a donné sa parole de m'accompagner en Italie... Pour lui j'abandonne tout, mon avenir, ma position à l'Opéra, tous les adorateurs qui m'offraient une fortune triple de celle qu'il pourra posséder jamais... J'ai tout sacrifié, oui, tout, pour tenir ma promesse, pour lui accorder ce qu'il m'avait demandé à deux genoux, en pleurant, de partir avec moi pour l'Italie!... Il est vrai que moi je ne suis qu'une courtisane, une sauteuse, comme disent ces messieurs les lendemains de grande passion... c'est-à-dire tous les jours... tandis que M. de

Morvilliers, jeune homme de noble race, a, comme on dit, un blason qui devrait être souillé par un parjure!... Mais il paraît qu'il arrive un moment où cela ne paraît plus.

Après ces violentes paroles, Florentine s'était jetée sur un divan, tremblante de colère!... Un de ses pieds martelait le parquet; l'autre se balançait convulsivement!...

La fièvre de la passion avait répandu sur son teint mat une animation qui était encore une séduction nouvelle.

Tristan se sentait en proie à un mélange indéfinissable d'irritation et de douleur, se débattant à la fois entre les frémissements d'un amour palpitant encore et les instincts naissants d'une régénération du cœur.

Quant à Fenestrange, il eût tout donné pour être l'objet d'une colère semblable.

Florentine avait le don des larmes à volonté; elle crut que c'était le moment d'en user... et elle éclata en sanglots, où la rage étouffée aidait à l'illusion de la douleur...

Tristan n'était qu'à demi ému..... les larmes étaient, pour Florentine, comme un déguisement qui ne lui seyait pas. Plus d'une fois, Tristan, dans les péripéties fiévreuses d'une semblable liaison, avait, à travers toutes ses illusions, expérimenté combien cette sensibilité était menteuse.

Après quelques instants de silence, le jeune comte

sentit toute la force de sa position, et il résolut d'en profiter.

— Puisque votre cœur souffre tant lui-même, reprit-il avec un grand calme, vous comprendrez ce que doit ressentir le cœur d'une mère!..... Eh bien! la mienne, je vous l'avais dit... m'avait déclaré cent fois qu'elle ne consentirait jamais à me recevoir tant que notre liaison durerait..... elle m'avait chassé de sa présence, et pour vous, Florentine, j'avais supporté d'être séparé de ma mère!..... Eh bien! aujourd'hui, ma mère ne met plus d'obstacle à ce que je vous revoie..... ma mère m'abandonne à vous, pourvu que je ne la frappe point à mort par un départ qu'elle n'aurait pas la force de supporter. Vous comprenez, Florentine, que pour nous, pour notre honneur commun... car il y a des sentiments de convenance et d'humanité dont vous ne pouvez avoir abjuré l'empire... je ne puis partir..... Tenez, j'en appelle à M. de Fenestrange, au plus ancien, au plus cher de mes amis... Entre nous il ne saurait y avoir un meilleur arbitre. Ne voulez-vous pas qu'il en soit ainsi?

On a vu avec quel aplomb et quelle légèreté Fenestrange s'était chargé de cette mission de conciliateur; mais, à peine en présence de Florentine, il s'était senti dominé : toute sa science en matière féminine, toute son expérience des ruelles et des coulisses du temps de la Restauration, avaient été paralysées en présence de cette femme moitié serpent, moitié démon, personnification vi-

vante d'un type fatal et profondément actuel que, pour leur repos et leur bonheur, nos pères n'ont pas connu : ce vieux loup, jadis si dévorant, s'était transformé en agneau; il balbutia d'un air assez gauche quelques paroles qui ne parvinrent pas même à fixer l'attention de Florentine; elle écoutait sa pensée.

— Ainsi, c'est bien décidé, dit-elle, les dents serrées, les lèvres pâles et tremblantes, et en passant devant Fenestrange dont elle ne paraissait pas même apercevoir la présence, vous manquez à votre parole?

— Oui, pour ma mère! répondit Tristan d'une voix émue, mais pleine, cette fois, de résolution... Ma mère a bien manqué pour moi à la parole qu'elle s'était donnée de ne pas souffrir notre liaison!...

— C'est bien!... je comprends, dit Florentine, éclatant dans un paroxysme de fureur qui lui faisait oublier toute prudence et tout ménagement... Je ne vous demande pas de tenir votre parole, cela n'est point de mise parmi les gens comme il faut!... mais je vous demande au moins de ne pas vous railler si audacieusement de moi... en osant me dire que c'est par respect pour votre mère que vous me plantez là... Comme si vous la respectiez mieux en prenant une maîtresse sous ses yeux et sous son propre toit!...

Une expression profonde de stupéfaction se mêla sur la physionomie de Tristan à l'irritation que devait produire une pareille accusation.

— Ah! s'écria Florentine, faites donc semblant de ne pas comprendre! Comme si je ne savais pas que votre mère a choisi une jeune et jolie lectrice... comme si je ne devinais pas que vous avez reconnu en elle cette vertueuse demoiselle dont la beauté vous avait déjà fait tant d'impression, quand vous l'avez rencontrée dans la diligence, à Antony... comme si je ne voyais point que vous trouvez beaucoup plus honnête... et plus commode, surtout, d'avoir vos amours chez vous... sous la main, que d'aller chercher ailleurs ceux qui ne vous plaisent plus!

Un monde nouveau se serait révélé aux regards de Tristan, qu'il n'aurait pas été plus profondément bouleversé d'étonnement! Tous les mystères de la soirée de la veille s'éclairaient d'un jour vengeur! Il comprenait enfin la froideur, la réserve de Louise! Il comprenait surtout, et c'était là le plus fatal pour lui, à quel point il les avait méritées!...

— Florentine, s'écria Tristan d'une voix profondément émue, vous n'aurez pas à apprendre à mon ami Fenestrange que j'oserais penser à perdre une jeune fille sous les yeux de ma mère... car le fait est faux!... Mais vous m'apprenez que j'ai un grand devoir d'expiation à remplir, un pardon à implorer!... Je n'avais point reconnu cette jeune fille... pour celle que j'avais... que l'on m'avait fait insulter à Antony... je vous le jure sur l'honneur!...

— Comment... vous jurez encore!... mon cher, fit

railleusement Florentine, l'enfer dans l'âme... mais c'est rococo comme une mode d'il y a deux ans!... Ça ne prend plus auprès de personne.

— Prenez-le donc comme vous voudrez, répondit Tristan qui commençait à perdre patience.

— Ainsi, c'est bien décidé, repartit la danseuse, en revenant au sujet qui lui tenait le plus au cœur... vous ne partez pas avec moi?

— Je ne pars pas avec vous, répondit Tristan d'une voix que, cette fois, la colère altérait plus que tout autre sentiment.

Florentine fut sur le point de poser à Tristan le terrible dilemme qui se résout pour les affections en une question de vie ou de mort... mais peut-être dut-elle pressentir avec son instinct merveilleux que la corde plus tendue ne résisterait pas. Elle se résigna donc à laisser les choses en l'état.

Quant à Fenestrange, en assistant à cette rupture imminente, on eût dit qu'il en avait peut-être plus l'espérance que l'appréhension.

Rien ne pouvait donner l'idée de tout ce qu'il y avait de fureurs impuissantes et de tortures concentrées pour Florentine dans la conscience des premières limites infranchissables posées à son pouvoir sur Tristan... Pour déguiser sa retraite, elle dut engager un retour offensif sur tous les griefs qu'accumulait dans son cœur la nouvelle attitude du comte de Morvilliers; mais elle eut soin,

dans cette dernière escarmouche, de ne pas forcer Tristan à une défense désespérée, et les deux amants se séparèrent sur ce diapason aigre-doux qui est aussi loin de l'harmonie que d'une complète dissonance.

Est-il besoin de dire qu'un instant après, Tristan, sorti avec Fenestrange, était auprès de sa mère?

Tous les élans salutaires du repentir, toutes ces explosions de l'honnêteté, de la loyauté, qui semblent faire respirer une pauvre âme si longtemps étouffée sous le joug du mal, tout précipitait aux pieds de la marquise les paroles, les aveux de Tristan.

— Oh! ma mère!... lui disait-il d'une voix entrecoupée; oh! je comprends tout maintenant... Cette jeune fille, comme elle a dû me haïr, me mépriser!... Oh! combien elle a dû rougir pour vous de votre fils... combien elle a dû souffrir en ma présence!... Oh! ma mère! ma mère!... justifiez-moi, obtenez mon pardon!..... demandez-lui de daigner reconnaître en moi l'héritier des Morvilliers. Comment aurait-elle pu le retrouver dans celui qu'elle n'avait vu que sous le hideux déguisement de l'ivresse?

Tristan, emporté par son émotion, s'était jeté aux pieds de sa mère... Celle-ci passait ses mains dans ses cheveux, contemplant avec un indicible bonheur son fils retrouvé! Les plus saintes, les plus ineffables joies de l'humanité cicatrisaient ce cœur déchiré par de si longues tortures... triomphales et sublimes effusions de l'amour maternel,

les seules émotions de l'âme humaine qui participent de la grandeur de la divinité... en se contemplant avec orgueil dans son ouvrage.

Le vicomte de Fenestrange, malgré sa légèreté traditionnelle, appréciait avec une visible satisfaction dans Tristan, son enfant d'adoption, ces sentiments de haute race, cette exquise courtoisie du gentilhomme, qui avaient jailli du choc de cette péripétie imprévue.

— Louise n'aura pas de peine à te pardonner, mon fils, dit enfin la marquise de Morvilliers, lorsque son émotion lui permit de parler... Elle sera heureuse comme moi de te voir plus digne que jamais de ma tendresse et de son estime... Louise, que je regarde maintenant comme un enfant de la maison, partagera ma joie et s'associera à toutes mes espérances pour l'avenir de mon fils qui m'est rendu... qui m'est rendu... à jamais.

Et la marquise, cédant de nouveau à ses larmes qui la débordaient, couvrait de baisers le front de son fils.

— Bravo! bravo! dit Fenestrange... Seulement, mon cher Tristan, tu t'alarmes un peu trop de ce que va penser cette petite... Et comment veux-tu qu'elle ne soit pas touchée de voir l'héritier des Morvilliers lui demander excuse pour je ne sais quelle plaisanterie de dessert, poussée peut-être un peu loin!... Tiens, tu vas voir, continua-t-il en secouant vivement une sonnette.

— Que faites-vous? demanda la marquise.

— Eh! je veux faire dire à votre lectrice de venir,

s'écria Fenestrange; Tristan va s'expliquer avec elle.

— M. de Fenestrange a raison, ma mère, dit Tristan d'une voix décidée, tandis que le vicomte donnait ses ordres au domestique; je ne dois pas tarder un moment à dissiper la cruelle impression que j'ai laissée dans l'esprit de mademoiselle Louise.

— Je n'ai maintenant qu'une crainte, reprit Fenestrange, c'est qu'elle ne devienne amoureuse de Tristan.

La mère sourit à cette folle induction; toutefois elle sentit poindre en elle comme une vague inquiétude, lorsqu'elle vit paraître Louise, les yeux baissés, mais la démarche ferme, la taille droite, et qui, avec sa robe montant jusqu'à son cou, semblait offrir un modèle accompli d'une statue de la Pudeur.

Dès que les premiers mots de Tristan purent faire comprendre à la jeune lectrice à quels souvenirs le reportait son repentir, une pâleur subite chassa sur ses joues les teintes si fraîches et si vermeilles qu'y imprimaient la paix de l'âme et la santé; il lui semblait que son outrage se dressait encore devant elle tout vivant.

Elle écouta dans le silence le plus profond toutes les excuses passionnées, toute l'effusion de résipiscence que Tristan prodiguait pour elle; mais enfin elle prit la parole, et d'un accent intimement, profondément immuable, elle prononça les paroles suivantes :

— M. le comte de Morvilliers est trop bon de vouloir bien adresser tant d'excuses à une pauvre fille qui ne

mérite pas, à coup sûr, qu'on s'occupe de ce qu'elle peut penser... Je n'ai point à pardonner à quelqu'un placé si fort au-dessus de moi, et qui veut bien réparer avec tant d'empressement une offense sans doute involontaire. Toutefois... j'ai osé le dire à madame de Morvilliers au moment où elle a bien voulu m'accueillir avec un si touchant intérêt... il m'était impossible de rester sous le même toit que l'auteur de cette offense... Tant que je n'avais pas été reconnue par lui, alors nous pouvions éviter, vis-à-vis l'un de l'autre, la confusion d'une intolérable situation. Mais depuis que ce souvenir a dû être évoqué entre nous, mon devoir est tracé!... Tout en rendant grâce au fond du cœur à madame la marquise de Morvilliers de toutes ses bontés, tout en remerciant humblement M. le comte du soin qu'il a bien voulu prendre de ne me laisser aucun doute sur les égards qu'il veut bien conserver pour moi, l'un et l'autre comprendront que je ne doive, que je ne puisse rester dans cette maison!...

Ces paroles produisirent un effet tellement inattendu parmi les témoins de cette scène, qu'ils demeurèrent muets..... Fenestrange, sous l'empire d'un indicible étonnement mêlé presque de colère, Tristan et sa mère atterrés sous les plus douloureuses impressions.

On se demandait quels étaient ces intimes ressentiments, ces préoccupations secrètes qui avaient pu dicter une si rigoureuse résolution, en contemplant la jeune

fille; on interrogeait ce front de marbre, et on cherchait en vain quelle étincelle il recélait dans ses veines.

Cependant la marquise ne pouvait penser qu'une telle résolution dût être considérée comme définitive, et elle engagea son fils à joindre ses efforts aux siens pour la combattre; mais bien que la physionomie de Louise eût paru se détendre un peu, elle déclara de nouveau que, malgré tout son regret d'être obligée de reconnaître si mal toutes les bontés dont elle avait été comblée par madame de Morvilliers, sa détermination était bien arrêtée et désormais irrévocable.

Il devint évident, dès lors, pour tous, qu'il n'y avait rien à gagner sur cette chaste impassibilité dans laquelle un sentiment de pudeur, peut-être exagéré, se compliquait sans doute de la ténacité inhérente au sang vendéen.

IV.

Louise s'était empressée d'écrire à son oncle le vieux curé vendéen, avec lequel le lecteur a déjà commencé à faire connaissance. Elle le prévenait de la détermination qu'elle avait jugé devoir prendre et dont elle se réservait de lui faire connaître tous les motifs dès qu'elle se trouverait auprès de lui. Enfin elle lui demandait, avec les plus vives instances, de venir la chercher aussitôt sa lettre reçue.

Grâce à l'accélération rapide des relations postales et au développement incessant des moyens de locomotion qu'offrent les chemins de fer, il était évident que le vieux prêtre, dont le tendre attachement pour sa nièce était bien connu, ne se ferait pas attendre, et tout se trouvait disposé en conséquence pour le départ de la jeune lectrice de madame de Morvilliers. Aussi bien, la marquise, ignorant jusqu'à quel point son fils avait pu pousser envers Louise l'oubli des convenances dans la mémorable journée du *steeple-chase* de la Croix-de-Berny, s'était montrée blessée en voyant tous ses efforts, toutes ses supplications même pour la retenir, demeurer stériles.

Après avoir blâmé hautement le vicomte de Fenestrange qui, avec sa franchise et sa brusquerie toutes militaires, s'était élevé de toutes ses forces contre l'indulgence dont on avait usé envers ce qu'il appelait, sans périphrases, une petite bégueule, madame de Morvilliers en était venue elle-même à taxer Louise d'ingratitude et à ne plus même défendre sa lectrice contre les épigrammes dont elle était incessamment l'objet de la part de l'ancien officier de la garde royale. C'est la pente ordinaire de l'esprit humain de ne tenir aucun compte de toutes les considérations étrangères au sentiment de la personnalité blessée.

Quant à Louise, elle supportait sans se plaindre et avec le plus grand calme toutes les petites agressions auxquelles elle était en butte depuis l'annonce de son dé-

part, et n'avait, comme toujours, que des réponses pleines de grâce et de douceur pour toutes les attaques indirectes dont elle était l'objet. Il semblait qu'elle se réfugiât avec bonheur dans ce sentiment intime de satisfaction que donne l'accomplissement d'un grand devoir. Or, il n'y a pas seulement des devoirs envers les autres, il y a en a aussi envers soi-même, et ceux-là ne sont pas, parfois, les moins durs à remplir ni les moins impérieux.

A ce titre, Louise s'était bien promis d'éviter, autant que possible, de paraître en présence de Tristan toutes les fois que ce dernier viendrait voir sa mère; mais on sait qu'il avait promis de revenir tous les jours, et il tenait religieusement cette promesse. De là bien des rencontres forcées.

De son côté, le jeune comte, en faisant appel à ses souvenirs, si obscurcis qu'ils pussent être par les fumées de l'ivresse, ne se jugeait peut-être pas aussi innocent envers Louise que voulaient bien le dire sa mère et son ami Fenestrange, et il se sentait involontairement troublé en présence de cette jeune fille, comme s'il eût vu en elle, suivant les paroles prophétiques du vieux curé, la personnification vivante d'un remords. En même temps, il appréhendait déjà de la voir partir encore avec plus de peine, depuis qu'il se trouvait ainsi presque incessamment en contact avec elle. Ces deux sentiments, bien opposés sans doute, s'emparaient tour à tour de l'âme du comte de Morvilliers; toutefois, il convient d'ajouter que

l'appréhension du départ était plus puissante et venait bien plus fréquemment le troubler que le remords d'une mauvaise action. Encore n'est-on pas bien assuré qu'il ne se mêlât pas à ce remords même un charme souverain et ineffable dont ceux-là seuls peuvent se rendre compte qui ont dû à une surprise, à l'abus de la force, une de ces félicités fugitives qu'on voudrait ensuite rappeler à tout prix, dût-on les payer de son sang!

Telle était la situation d'esprit des principaux personnages de cette histoire au commencement de juin de l'année dernière et le huitième jour environ après que Louise avait fait connaître sa résolution de sortir de l'hôtel de Morvilliers. C'était ce jour-là, suivant toute apparence, et en tenant compte de tous les retards résultant des communications rurales, que le vieux curé devait arriver, ou tout au moins faire parvenir sa réponse. Louise pensa que son oncle s'était mis immédiatement en route, et qu'il arriverait dans la journée par la voie antique et peu solennelle des diligences, eu égard à son antipathie bien prononcée pour les chemins de fer. Cependant la journée se passa sans qu'on entendît parler du vieux curé.

Le soir, après le dîner, qui avait été fort silencieux et qui s'était passé en tête à tête entre la marquise et sa jeune lectrice, toutes deux étaient descendues dans le jardin et se promenaient à pas lents sous une allée de tilleuls où madame de Morvilliers aimait à venir s'asseoir pour respirer la fraîcheur des dernières soirées de prin-

temps, avant que les chaleurs de l'été la chassassent tout à fait de Paris. Lorsqu'elles eurent pris place l'une et l'autre sur un banc rustique, et qu'elles eurent pendant quelques instants promené machinalement leurs regards sur les parterres et sur les massifs du jardin qui commençaient à s'effacer doucement sous la vapeur crépusculaire, madame de Morvilliers prit la parole, et voici le dialogue qui s'engagea entre ces deux femmes :

— Vous êtes triste, Louise, de ne pas voir encore arriver votre oncle.

— Oh! non, madame, ce n'est pas là ce qui cause ma tristesse; il y a de ces dispositions dont on ne peut se rendre compte et auxquelles on cède en quelque sorte malgré soi. Le crépuscule du soir m'a toujours causé une mélancolie involontaire.

— Allons, soyez franche, mon enfant, vous voudriez être déjà bien loin d'ici au milieu des ajoncs et des bruyères de notre belle et poétique Vendée. Là, le crépuscule ne vous causerait aucune mélancolie.

— Oh! si fait, madame, là comme ici je ressentirais son influence.

— Pourquoi mentir? Vous êtes inquiète, troublée; cela se voit sur votre visage.

— Je ne mens pas, madame, et n'en ai nul besoin; je ne suis pas inquiète non plus, car si je n'ai pas reçu de lettre de mon oncle aujourd'hui, c'est qu'il est en route; autrement il eût écrit. A son âge, et quand on a comme

lui peu de sympathie pour les nouveaux moyens de transport, on est bien forcé de voyager à petites journées. C'est ainsi que j'explique son retard.

— J'admets parfaitement votre explication quant au retard de votre oncle; mais permettez que je la trouve moins naturelle quant à votre tristesse, qui ne date pas seulement de ce jour.

— Hélas! madame la marquise, ai-je besoin d'ajouter que la pensée de vous quitter, après toutes les bontés que vous avez eues pour moi, est pour beaucoup dans la situation où vous me voyez? Ce n'est pas seulement de la tristesse, c'est du chagrin que j'éprouve.

— Alors, pourquoi me quittez-vous?

— Je vous l'ai dit, madame la marquise. Oh! par grâce, ne me forcez pas à revenir sur un sujet pénible pour vous comme pour moi-même.

— Écoutez, Louise, voulez-vous que nous parlions ensemble raison ce soir? Vous avez été élevée dans un couvent avec des idées de pudeur et de chasteté que je ne saurais blâmer à aucun titre; mais ne craignez-vous pas de céder, sous ce rapport, à un sentiment exagéré? Sans doute, je suis loin de penser, comme M. de Fenestrange, qu'aucune jeune fille doive être ravie d'aise quand elle a été embrassée par un élégant cavalier; mais, en conscience, il n'y a pas là un motif suffisant pour quitter une maison où l'on a été reçue et traitée comme vous l'avez été par moi; et cela, parce que vous êtes exposée

à vous trouver quelquefois face à face avec le cavalier dont nous parlons. Il a mal agi, j'en conviens; il vous a manqué de respect; mais n'y avait-il pas, en sa faveur, ce qu'on appelle les circonstances atténuantes? Les excuses qu'il vous a présentées depuis lors ne vous ont-elles pas paru suffisantes? Voulez-vous qu'il les renouvelle encore? Parlez.

— Non, madame, je n'ai rien à exiger de plus de M. le comte de Morvilliers, je le reconnais.

— N'a-t-il pas été pour vous plein de convenances et d'égards?

— C'est vrai.

— N'étiez-vous pas même disposée à oublier ce qui s'était passé, s'il ne vous avait reconnue?

— En effet.

— Eh bien! pourquoi ce changement alors?

— Madame, ne m'interrogez pas à ce sujet, car je sens que je ne saurais vous répondre.

Il y eut un silence; puis Louise, se cachant tout à coup le visage entre ses mains, ajouta avec explosion :

— Il y a de ces choses qu'une jeune fille ne dit pas, dût-elle en mourir!

— Oh! mon Dieu! vous m'effrayez, Louise; mais l'offense qui vous a été faite a donc été plus grave que je ne le pensais?

— Écoutez, madame, je vous en supplie, par tout ce que vous avez de plus sacré au monde, par ce fils lui-

même, que vous idolâtrez avec raison, ne parlons plus de tout cela. Dites, si vous voulez, que je suis une prude, une capricieuse, une ingrate, tout ce qu'il vous plaira. Accablez-moi de vos reproches, de vos dédains, je supporterai tout sans me plaindre; mais laissez-moi écouter cette voix intérieure qui me dit de m'éloigner de cette maison où vous m'avez donné une si généreuse et si bienveillante hospitalité. Il faut que je parte, je vous le répète. Seulement, avant de partir, donnez-moi votre main à baiser. Dites-moi que vous ne m'en voulez pas. Laissez-moi emporter là-bas, en Vendée, sans qu'il s'y mêle une pensée de ressentiment de votre part, le souvenir d'une affection dont je suis fière et de bontés que je n'oublierai de ma vie!

Il y avait sur la physionomie de Louise, pendant qu'elle parlait ainsi, une telle expression de gratitude et d'émotion, que la marquise en fut touchée elle-même.

— Allons, lui dit-elle en la baisant au front et en lui souriant, vous êtes une mauvaise tête, voilà tout, et cela ne devrait pas m'étonner de la part d'une Vendéenne, car Vendée et Bretagne c'est tout un. J'espère bien que votre oncle va vous gronder très-fort et que nous en serons quittes, vous et moi, pour une petite séparation qui finira naturellement quand j'irai m'installer dans ma terre pour y passer la fin de l'été. Je vous préviens que, d'ici là, votre place de lectrice restera vacante; et comme mon fils sera marié, je l'espère bien, l'hiver prochain, il faudra bien, bon gré mal gré, que vous reveniez avec moi à Paris.

A ce moment, le crépuscule avait fait place à la nuit, qui commençait à envelopper tout le jardin de son ombre.

On entendit le sable crier sous les pas au bout de l'allée de tilleuls dans laquelle la conversation qui précède venait d'avoir lieu, et deux nouveaux personnages entrèrent en scène, précédés par un domestique qui annonça M. le baron de Pontauriol et M. le comte Tristan de Morvilliers.

Si la nuit n'eût été presque close, le tressaillement nerveux avec lequel Louise accueillit ce dernier nom et la vive rougeur qui colora ses joues, n'auraient point échappé aux regards les plus indifférents. De son côté, le jeune comte avait parfaitement reconnu, en s'approchant, dans l'un de ces deux blancs fantômes assis sous les tilleuls séculaires du jardin de l'hôtel de Morvilliers, la taille svelte et les formes juvéniles et toutes gracieuses de Louise. Il y eut dans l'accent de sa voix un léger tremblement lorsque, s'approchant de la jeune fille, il lui dit presque tout bas, et avec plus ou moins de sincérité, car l'amant le plus épris est toujours un tant soit peu comédien :

— Croyez bien, mademoiselle, qu'en venant ce soir présenter mes devoirs à ma mère, je n'espérais plus vous retrouver auprès d'elle. C'est une bonne fortune que je n'ai point cherchée, j'en prends Dieu à témoin, mais qui ne m'en est que plus précieuse peut-être, surtout si vous êtes assez bonne pour me la pardonner.

Louise s'inclina en balbutiant une phrase de politesse.

— Ma mère, continua Tristan, permettez que je vous présente de nouveau mon ami le baron Gédéon de Pontauriol, qui a voulu s'excuser lui-même auprès de vous de s'être associé à mes torts dans une circonstance de ma vie passée que je cherche et chercherai toujours à vous faire oublier.

— Merci, mon Tristan, dit la marquise, en pressant affectueusement la main de son fils. Quant à M. de Pontauriol, il est le bienvenu.

— Oui, madame, reprit Gédéon, comme ce n'est pas aujourd'hui jour d'opéra et que je suis libre, j'ai cru pouvoir, sous les auspices de Tristan, venir vous présenter mes hommages en même temps que mes excuses pour une conduite qui prenait sa source dans un double sentiment : le désir de servir les intérêts plus ou moins légitimes d'un ami et l'appréhension de voir compromettre le succès d'un ballet consacré jusqu'à présent par les suffrages du public... Vous savez, madame, c'était *la Sylphide*, où la divine Taglioni...

Ici Tristan s'empressa de marcher sur le pied de son ami Gédéon, en lui demandant à voix basse de mettre un signet sur ses préoccupations chorégraphiques, qui ne pouvaient, d'ailleurs, qu'éveiller dans son âme de funestes souvenirs.

— Soyez tranquille, fit Gédéon, je vous promets de ne plus parler de l'Opéra.

— Ah çà! reprit Tristan, je ne vois pas notre ami Fenestrange.

— Il dîne aujourd'hui chez un de ses anciens compagnons d'armes, répondit la marquise.

— Êtes-vous bien sûr, mon cher Tristan, murmura Gédéon à l'oreille de son jeune ami, que M. de Fenestrange ne profite pas de votre absence pour faire la cour à Florentine?

— Qu'est-ce que cela me fait? repartit de même Tristan.

— Oh! je vous avertis, mon bon, continua Gédéon, que j'ai vu hier Fenestrange rôder dans les coulisses de l'Opéra, pendant que Florentine s'y trouvait pour chercher à renouer son engagement; mais je vous préviens que tout votre ami que je suis, je m'opposerai au renouvellement de cet engagement, dans l'intérêt de l'art et de la discipline du corps de ballet. Ce serait scandaleux, ma parole d'honneur.

— Décidément, il est incorrigible, murmura Tristan.

Tristan, se tournant vers la marquise :

— Que faites-vous ce soir, ma mère? lui dit-il; voulez-vous profiter de cette belle soirée de printemps pour aller faire un tour au bois? Mademoiselle Louise, qui va quitter Paris, sera peut-être bien aise d'aller dire adieu à notre forêt parisienne. J'ai là ma calèche, et, si vous le permettez, mon ami et moi nous vous accompagnerons.

— Je crains la fraîcheur du soir, répondit la marquise, et je ne voudrais même pas demeurer plus longtemps au jardin. Nous allons rentrer au salon, Louise et moi; vous, messieurs, vous n'êtes nullement tenus de nous suivre. Je vais vous faire apporter des cigares.

— Merci, ma mère, s'écria vivement Tristan, je ne fume plus.

Est-il besoin de dire à qui s'adressait cet acte de renonciation à la plus tyrannique de toutes les coutumes!

— Nous avons trop de plaisir, d'ailleurs, dans la société de ces dames, ajouta galamment Gédéon, pour y renoncer ainsi, à moins qu'on ne nous signifie un congé.

— Ce n'est nullement mon intention, reprit madame de Morvilliers. Seulement, l'intérieur d'une pauvre recluse telle que moi est bien triste. Le lansquenet et le baccarat sont des jeux inconnus à l'hôtel de Morvilliers, où l'on joue tout au plus le boston dans les grands jours, comme au temps des rois Louis XVIII et Charles X; mais le boston s'en est allé avec la légitimité, et c'est grand dommage, car c'est, avec le piquet traditionnel, le seul jeu que j'aie joué de ma vie. Maintenant il me faut aller en Vendée ou en Anjou pour rencontrer des partenaires. J'en avais trouvé une enfin dans la personne de Louise; elle est trop bonne Vendéenne pour ne pas jouer le boston, et je lui suis redevable, sous ce rapport, de quelques bonnes soirées depuis qu'elle est avec moi, quand un heureux hasard nous permettait de compléter un

quatuor. Mais, voyez ma mauvaise chance! voilà que ma partenaire me quitte.

— Eh bien! ma mère, fit Tristan, après avoir échangé avec Gédéon un signe d'intelligence, vous pouvez encore, si bon vous semble, faire ce soir votre boston, car voici mon ami M. de Pontauriol qui, en sa qualité d'ancien diplomate, possède tous les jeux de l'Europe, et, quant à moi, je suis tout prêt à essayer de faire votre partie, à condition que vous serez indulgente, ainsi que mademoiselle.

— Ah! quel bonheur! s'écria la marquise avec une joie naïve. Qui donc t'a appris le boston, mon Tristan ?

— C'est mon ami Gédéon.

— Eh bien! c'est une bonne idée que tu as eue là, et j'en remercie ton ami, parce que le boston, c'est encore le jeu de quelques grands parents, et que cela peut être utile pour faire ta cour quand tu te marieras; car il faudra bien en finir par là, n'est-ce pas, monsieur de Pontauriol ?

— Madame, dit Gédéon, nous sommes tous garçons à l'Opéra; mais il faut que jeunesse se passe, et je ne connais guère de ballets au répertoire qui ne se terminent pas par un mariage.

— Nous parlerons de cela plus tard, repartit le jeune comte. En attendant, le boston nous réclame; rentrons au salon.

Le baron de Pontauriol offrit son bras à la marquise,

et il fallut bien, cette fois, que Louise acceptât celui de Tristan.

C'était au bout du jardin que cette scène se passait, et la marquise, toujours valétudinaire, ne marchait pas bien vite. De plus, la nuit était devenue fort sombre; pas une étoile au firmament; il fallait marcher avec précaution, et, en quelque-sorte, à tâtons.

Gédéon avait entrepris avec la marquise une conversation demi-sérieuse, demi-chorégraphique. Quant à Tristan, il gardait le silence; mais son cœur était vivement troublé, car il sentait palpiter sous l'étreinte de son bras le sein de sa jeune et charmante compagne, dont la respiration accélérée annonçait qu'elle n'était pas exempte elle-même de quelque émotion.

Il y a dans certains aspects de la nature une influence magnétique qu'on subit plus ou moins volontairement, et rien, à coup sûr, ne saurait mieux ouvrir le cœur aux impressions tendres que le léger bruissement du feuillage et les senteurs parfumées des fleurs, une tiède soirée de juin, l'heure où les grands arbres séculaires commencent à frissonner sous les baisers de la brise de nuit dans l'un de ces beaux jardins comme Paris en compte encore quelques-uns autour des hôtels historiques des faubourgs Saint-Germain et Saint-Honoré et du Marais, fraîches et mystérieuses oasis où viennent s'éteindre les bruits de la grande ville.

Si d'ailleurs à ces sensations toutes physiques, puisées

dans le spectacle du monde extérieur, viennent se joindre en même temps celles qui résultent de certaines affinités toutes personnelles, jeunesse, beauté, grâce, élégance, puis des circonstances dont il est impossible de ne pas tenir compte, le caractère de tristesse et de solennité qui s'attache à un départ, le souvenir brûlant d'un de ces outrages qu'une femme en vient parfois à pardonner, tout en les maudissant, on comprendra sans peine tout ce qui devait se passer dans le cœur de Tristan et de Louise pendant qu'ils suivaient ensemble, à pas lents, l'allée qui conduisait vers les fenêtres éclairées de l'hôtel.

Pas une parole n'avait été échangée entre eux durant cette promenade; seulement, au moment d'entrer dans le salon, Tristan dit à Louise :

— Mademoiselle, je ne sais jusqu'à quel point les sentiments que vous m'avez manifestés et qui vous ont dicté une résolution contre laquelle je n'ose plus réclamer maintenant, sont conciliables avec l'attrait qui m'est offert, et auquel je n'ai pas pu résister, de passer cette soirée avec vous. Dites un mot, mademoiselle, et quelque pénible qu'il puisse être pour ma mère... pour moi-même, de renoncer au plaisir de cette partie improvisée, je suis prête à vous obéir, à me retirer. Oh! soyez tranquille, s'il le faut, je saurai bien trouver un prétexte.

La jeune lectrice répondit sans hésitation, mais d'une voix qui n'était pas exempte de quelque altération :

— Je vous remercie, monsieur le comte, d'une offre

qui vous honore à mes yeux; mais madame la marquise se fait une fête de cette partie de boston, de cette soirée passée avec son fils qu'elle aime si tendrement! Je serais coupable de l'en priver. Aussi bien, ajouta-t-elle en souriant, c'est la première fois et la dernière sans doute que je jouerai le boston avec monsieur le comte de Morvilliers.

V.

— Je demande en pique, dit la marquise de Morvilliers.

— Je soutiens, répondit le baron de Pontauriol, cela n'engage pas à grand'chose. C'est comme un balancez avant d'entrer en scène.

— Et moi, je demande en cœur, fit Louise.

—Je soutiens, s'écria vivement Tristan.

—Je pourrais enlever le jeu, reprit la marquise, car j'ai une indépendance dans la main; mais je suis curieuse de voir comment mon fils s'en tirera.

— Pardon, madame, fit le baron, qui n'était pas moins strict observateur de la règle au boston qu'à l'Opéra, je ne puis m'empêcher de vous faire observer qu'il est interdit de parler quand le jeu est engagé. C'est comme au théâtre quand le rideau est levé : on encourt l'amende.

— Vous êtes bien sévère, monsieur, répondit la marquise; mais il n'est pas, je pense, contraire à la règle de faire remarquer que mon fils soutient toujours quand c'est Louise qui fait la demande, et, deux fois de suite, il a été cause qu'elle a perdu.

—Mais vous ne dites pas, ma mère, reprit Tristan, combien de fois j'ai gagné avec mademoiselle Louise. Oh! nous sommes fort riches; voyez plutôt mes paniers. C'est vous et mon ami Gédéon qui êtes en perte. Tenez, je joue atout pour rentrer dans l'invite de mademoiselle, et maintenant me voilà sûr de faire tous mes trèfles... Que disais-je! la partie est gagnée. Allons! décidément, c'est un jeu charmant que le boston!

— Mais, comment donc, mon fils, c'est à merveille, dit la marquise; je ne te croyais pas un pareil talent!

— C'est mon ami Gédéon qui m'a appris le boston, ma mère, reprit Tristan... N'est-ce pas, Gédéon?

— Oui, madame; quelquefois nous avons joué le boston, reprit Gédéon... J'aime assez les anciens jeux... c'est comme les vieux ballets... le boston me plaît beaucoup... *la Fille mal gardée* est un chef-d'œuvre... Vous connaissez *la Fille mal gardée*, madame?... C'est ce que Dauberval a fait de mieux.

Tristan pressa vivement le pied de Gédéon : le lecteur sait combien il redoutait pour sa mère et encore davantage, peut-être, pour une autre personne, tout ce qui pouvait leur rappeler le souvenir de la rue Lepelletier.

Ce n'était certes pas une médiocre anomalie que de voir le comte Tristan de Morvilliers, le brillant *sportsman,* naguère encore cité dans les coulisses de l'Opéra comme un des rois de la mode, ainsi métamorphosé, se rattachant aux habitudes de la vie de famille et appliquant toutes les ressources de son imagination aux péripéties de ce divertissement patriarcal; mais on se serait trompé en croyant que tout le calme apparent de cette veillée domestique se retrouvait au même degré dans le cœur de Tristan. Des émotions d'une nature tout aussi vive peut-être, quoique moins destructives de la raison et du repos, transformaient la lutte intime, sans la laisser cesser, au fond de l'âme de l'héritier des Morvilliers; seulement, à la sirène des chœurs de l'Opéra en succédait tout doucement une autre, plus jeune et plus charmante encore que sa devancière, mais peut-être aussi, sous d'autres rapports, plus dangereuse.

Des sensations confuses, contradictoires, dégageaient à chaque instant, pour Tristan, des épisodes les plus insignifiants du jeu, les joies ou les inquiétudes de l'amour naissant, et transportaient dans le for intérieur de notre héros tout ce mouvement et cette agitation qui avaient donné précédemment à sa vie un si bruyant retentissement de scandale.

La marquise ne voyait toujours pas la véritable situation du cœur de son fils : elle était peut-être la seule qui dût rester ainsi dans l'aveuglement, car cet aveuglement était

entretenu chez elle par une illusion qu'il lui eût été bien douloureux de voir briser. La marquise voulait voir uniquement, on le sait, dans l'amour filial de Tristan, la cause de son retour à ce foyer domestique qu'elle avait cru longtemps abandonné par lui pour jamais.

Au bout d'une heure de boston à peu près, les dialogues traditionnels du jeu n'ayant été troublés que par quelques nouvelles distractions chorégraphiques de Gédéon, la marquise s'écria :

— En vérité, mon Tristan, je ne savais point posséder dans ma famille un aussi bon joueur de boston; seulement, je le répète, tu soutiens toujours à tort et à travers quand Louise demande... Après cela, tu as du bonheur..

Tristan allait répondre par quelque excuse assez gauche, car les amoureux n'ont même pas besoin d'être soupçonnés pour croire qu'il leur est nécessaire de se justifier; mais cet embarras fut épargné au jeune comte par l'entrée d'un domestique apportant une lettre pour mademoiselle Louise.

Louise ne pouvait attendre aucun message, sinon la réponse du curé... aussi n'était-il pas besoin de regarder la suscription portant le timbre de la ligne de Nantes à Tours, pour que la marquise comprît tout l'intérêt qui s'attachait pour la jeune fille à cet envoi; elle se hâta donc d'autoriser Louise à quitter le jeu pour aller lire immédiatement sa lettre auprès de la cheminée.

Une vive émotion se produisit sur la physionomie de Louise pendant qu'elle parcourait la missive du curé. Tristan qui avait, ainsi que Gédéon et la marquise, abandonné le jeu, cherchait à faire bonne contenance; mais ses yeux se reportaient involontairement sur le message mystérieux avec ce sentiment qui ramène invinciblement le regard de l'accusé vers le papier muet placé entre les mains du chef du jury, papier cabalistique dans lequel se trouvent renfermés son honneur ou sa honte, sa vie ou sa mort!

Quand Louise eut terminé sa lecture, prolongée évidemment par les sensations diverses qu'avaient provoquées chez elle les révélations qui s'y trouvaient contenues, elle fit quelques pas vers madame de Morvilliers, en évitant le regard inquisitivement intéressé que Tristan cherchait à échanger avec elle, et remit à la marquise la lettre du curé, en la priant de prendre connaissance des graves questions que cet envoi créait pour son avenir.

Madame de Morvilliers lut attentivement la lettre.

—Puisque vous avez bien voulu, dit-elle, me faire part de cet envoi confidentiel, ma chère Louise, je ne vois pas pourquoi nous n'en causerions pas tout haut en petit comité; vous n'avez ici que des amis, Louise, puisqu'il n'y a avec moi que mon fils et une personne digne de notre confiance.

Louise ne répondit que par un signe d'assentiment presque machinal, et madame de Morvilliers donna alors

connaissance à ses hôtes de la lettre du vieux curé vendéen. Cette lettre était ainsi conçue :

« Ma chère Louise,

» C'est avec un vif regret que j'ai appris la résolution que tu as formée de quitter madame la marquise de Morvilliers. Il faut bien que je te le rappelle, Louise, je suis bien vieux..... ma cure me donne à peine de quoi vivre; et si j'avais du superflu, il serait le nécessaire de mes pauvres... Je ne me demande pas sans inquiétude ce que tu deviendras après moi, ma pauvre enfant, puisqu'il te convient d'abandonner la tranquille retraite que l'on t'avait si sympathiquement offerte et que je croyais être un avenir de sécurité pour toi! Je ne blâme point ta résolution, mon enfant, je te connais trop bien pour ne pas savoir d'avance qu'elle a dû être dictée par des susceptibilités respectables, bien qu'elles ne puissent avoir, à coup sûr, rien d'injurieux pour la maison si honorable dans laquelle tu as reçu une généreuse hospitalité. Ton désir sera rempli. Cependant il m'est impossible d'y déférer, en venant te chercher immédiatement comme tu me le demandes dans ta lettre. Les devoirs du saint ministère ne me permettent pas de quitter ma paroisse avant la fin de juin. C'est donc deux ou trois semaines de patience et de résignation que je réclame de toi. Une occasion toutefois se présente pour te ramener à la cure; tu pourras en pro-

fiter... mais j'ai, à ce sujet, une confidence importante à te faire.

» Tu connais M. Xavier Durand, percepteur des contributions de notre bourg. C'est un honnête homme, trente-deux ans environ, et qui possède, outre sa place, trois mille livres de rente en biens fonds. A coup sûr, c'est un parti très-avantageux dans notre modeste localité, et M. Xavier Durand aurait pu même prétendre à une héritière dans une des villes voisines. Il a été touché, Louise, de ta modestie, de ton amour du travail; il apprécie les talents que tu as puisés dans l'éducation que les bonnes sœurs t'ont donnée, et, en véritable chrétien, il ne s'est pas inquiété de tout ce qui te manquait du côté des biens terrestres et de la naissance.

(Le curé avait souligné le dernier mot.)

» C'est là la conduite d'un homme de cœur, et qui mérite que tu la prennes en considération. L'état du mariage, mon enfant, est aussi un état de sainteté, pourvu qu'on en remplisse les devoirs dans toute leur étendue; il ne déplaira donc pas à Dieu que tu acceptes la demande de ce digne M. Xavier Durand. Sa mère est en ce moment à Paris, où elle termine une affaire de succession... tu trouveras son adresse ci-jointe... Madame Durand est toute disposée à te ramener; je ne dois pas te dissimuler toutefois qu'elle est instruite de la demande de son fils, qu'elle l'approuve, et qu'il serait plus selon les convenances du monde que tu n'acceptasses la protection de

cette dame qu'au cas où tu serais à peu près décidée à ne pas répondre par un refus à l'offre honorable qui nous est faite. Je sens, mon enfant, que je te laisse bien peu de temps pour prendre une résolution aussi importante, mais tu vois qu'il ne dépend pas de moi de commander aux circonstances, qui nécessitent une prompte décision. Je t'embrasse du fond du cœur, et suis pour la vie, ma chère Louise,

» Ton oncle bien affectionné. »

Un silence avait suivi la lecture de cette lettre... Tristan était visiblement inquiet; mais on comprend qu'il n'osait parler.

Gédéon se sentait parfaitement incompétent; il ne s'agissait pas là d'une pirouette ou d'un pas de deux : madame de Morvilliers était en situation seule d'avoir un avis, et, sans remarquer le trouble de son fils, elle prit la parole.

— Certainement, ma chère Louise, s'écria-t-elle, j'aimerais mieux vous garder auprès de moi; mais puisque vous semblez avoir pris la résolution irrévocable de nous quitter, il serait peut-être prudent à vous de suivre le conseil de votre oncle le vénérable curé, d'autant que le parti qu'il vous propose n'a rien qui ne soit fort convenable. Je connais ce M. Xavier Durand : c'est presque un jeune homme encore, il a d'excellentes façons, et je le crois capable de rendre une femme heureuse... Dans ce cas, peut-

être vaudrait-il mieux vous décider à partir dès demain avec la mère de votre prétendu; mais, je vous le répète, mon enfant, l'avis que je me hasarde à vous donner est contre mes vœux, qui seraient de vous voir prolonger votre séjour auprès de nous, et n'est dicté que par la sollicitude tout à fait désintéressée que vous m'avez inspirée et qui s'attache surtout à votre avenir.

Louise ne répondit point : ses yeux étaient baissés; elle semblait en proie à une poignante incertitude. Quant à Tristan, sous l'empire de sa passion naissante, il en était venu au point d'accuser sa mère de faire cause commune avec les ennemis inconnus de son bonheur, qui voulaient ravir Louise à ses rêves, vagues encore, mais cependant tout-puissants sur son âme par leurs entraînements si nouveaux!

On comprend cependant que le jeune comte ne dut pas rompre le silence. En vertu de quelle autorité ou de quelles espérances pouvait-il combattre la résolution dont madame de Morvilliers semblait conseiller à Louise l'adoption? Il n'est pas certain cependant qu'il eût pu résister toujours au besoin d'intervenir dans une question qui le préoccupait déjà fort vivement, si madame de Morvilliers n'eût ajouté du ton le plus affectueux, en lisant sur la physionomie de Louise son trouble et ses anxiétés prolongées :

— Remettez-vous, mon enfant; vous avez encore la soirée pour vous décider, en admettant même que vous

teniez à rendre une réponse immédiate à madame Durand et que vous ne croyiez pas devoir attendre l'arrivée de votre oncle pour fixer ainsi le sort de toute votre vie... Abandonnez donc en ce moment la pensée de cette alternative dont l'embarras est presque une souffrance. Oubliez tout... et, qui sait? la nuit vous portera peut-être conseil.

Louise acquiesça, par son silence, à la trêve que la marquise lui proposait de conclure vis-à-vis de son propre cœur, et qui, pour le moment, en effet, semblait mettre un terme à d'assez pénibles hésitations. Tristan respira, comme si la dernière parole de sa mère eût conjuré complétement le péril qui menaçait son amour naissant, en éloignant le moment où Louise se prononcerait sur la proposition qui pouvait lui enlever tout espoir. Madame de Morvilliers proposa de se remettre au jeu, et l'on allait reprendre le boston; mais avant qu'on eût le temps de se rasseoir, on annonça le vicomte de Fenestrange.

Les yeux étincelants de l'ancien officier de la garde royale, sa démarche plus hautaine qu'assurée, sa toilette quelque peu débraillée, tout témoignait qu'il sortait d'un de ces excellents repas dont les traditions ne se perdent à aucune époque et qui tiennent toutes les générations entre elles par la liberté des propos, l'égalité des appétits et surtout par la grande fraternité des libations.

— Ah çà! je n'interromps pas votre jeu, dit Fenestrange, après avoir baisé galamment la main des deux femmes et serré familièrement celle des deux hommes,

tout en s'éventant de l'autre main avec son chapeau.

— Non, dit madame de Morvilliers, nous avions déjà cessé, nous causions affaires... un mariage qui se présente pour Louise... dans son pays...

— A merveille! à merveille! fit Fenestrange... mademoiselle Louise me paraît particulièrement destinée à devenir une charmante mère de famille... Je m'inscris pour les chasses de l'année prochaine... afin d'être le parrain du second.

La marquise fit signe à Fenestrange de modérer le sans-façon de ses propos, ne devinant pas, au reste, quel était le cœur où la plaisanterie inconsidérée de Fenestrange avait porté la plus cruelle atteinte; mais Fenestrange était trop lancé pour faire la moindre attention aux signes de la marquise... D'ailleurs ses pensées se portèrent sur un autre objet.

— A quoi jouiez-vous donc? dit-il: au lansquenet? au baccarat?

— Fi donc! dit la marquise avec un mouvement marqué de répulsion; pourquoi ne pas nous demander tout de suite si nous jouions à la roulette?

— C'est que maintenant tout est renversé, continua Fenestrange, les mœurs ont changé, les vraisemblances sont détruites!...

—C'est bien vrai, fit Gédéon en soupirant: qu'attendre, en effet, d'une époque qui a inventé la valse à deux temps, cette hérésie chorégraphique, cette abdication

impie d'un des mouvements les plus gracieux de la danse moderne?

— Si ce n'était que cela, repartit Fenestrange! Mais ce que j'ai à vous raconter est bien autrement stupéfiant!... Tout à l'heure, après un dîner que nous nous sommes donné... entre anciens camarades de la garde royale... excellent dîner, ma foi! excellents vins... Mais que vous disais-je?... Oui... on nous a lu un article de *la Chronique de Paris*, un journal de notre couleur... Tenez... je vous l'ai apporté...

Et le vicomte fouilla dans sa poche; mais dans l'émotion inséparable d'un joyeux repas de corps, le fait était resté chez lui à l'état d'intention, et il chercha en vain sur lui la feuille dont les révélations l'avaient frappé.

— Que diable ai-je fait de la brochure? fit il en grommelant... Enfin, qu'importe! je vais vous dire de quoi il s'agissait... On racontait l'histoire d'un dandy, lancé dans ce qu'il y a de mieux en plus mauvaise compagnie... et qui a imaginé de remettre en honneur parmi ce qu'il y a de plus haut en couleur et en crinière en fait de lions, de plus splendidement évaporé en fait de lorettes, vous ne devineriez jamais quoi?... un classique jeu que nous trouvions déjà rococo au temps de la Restauration. La *Chronique* annonce, en rendant compte du fait, qu'elle espère que l'on verra bientôt ce héros rétrograde se promener, poudré, en culotte courte et en habit de soie ou de velours brodé, dans un carrosse à glaces, derrière le-

quel sera monté un petit Maure, avec le costume de rigueur.

— Mais vous ne nous avez pas dit le nom du jeu, repartit madame de Morvilliers, qui commençait à pressentir que les indiscrétions légèrement bachiques de Fenestrange pouvaient l'intéresser, tandis que, de leur côté, Tristan et Gédéon, émus par une appréhension contraire, essayaient, mais sans succès, de mettre une digue aux joyeuses expansions de la verve de Fenestrange.

— Ah çà! c'est vrai, je ne vous ai pas dit le nom du jeu... reprit le vicomte: où diable! ai-je la tête? Eh bien! ce jeu, c'était le boston, le sempiternel boston. Et ce n'est pas tout; c'est que ce dandy rétrospectif ne savait pas même le jouer, et il se l'est fait apprendre par un lion émérite, un ex-diplomate habitué sans doute à représenter la France vis-à-vis de toutes les perruques de la confédération germanique...

Nous étions tous d'avis, au dessert, après avoir lu l'article, de fonder un prix à l'instar du prix Montyon pour l'auteur du meilleur mémoire sur cette question : Pourquoi M. de*** (on ne le nomme pas) a-t-il appris le boston? Quant à moi, je suis sûr que c'est quelque *sportsman*, ruiné sur le *turf*, qui s'est imaginé, pour se refaire, d'épouser la fille de quelque gros négociant retiré du quartier du Marais, et qui se met en mesure de faire la partie du papa pour parvenir plus sûrement à tourner la tête de la fille.

C'est en vain que, pendant ces dernières paroles, Tristan et Gédéon avaient redoublé leurs signes et tiré le vicomte de Fenestrange par la manche et par les basques de son habit, il n'y avait plus moyen de l'arrêter.

— Il est complétement gris, fit Gédéon, bas à Tristan... A l'orchestre, il ne distinguerait plus une pirouette mouchetée d'un rond de jambe!

Quant à madame de Morvilliers, inutile de dire qu'elle avait dû comprendre complétement par quelle étrange alliance de pieuses intentions et de moyens profanes Tristan avait obligé, même les complices de ses désordres, à le faire redevenir un hôte utile des veillées de famille.

Madame de Morvilliers pressa la main de son fils : toute l'exaltation de la reconnaissance maternelle, qu'elle ne pouvait exprimer autrement, se concentrait dans cette pression fébrile.

Louise avait paru rester impassible; mais l'agitation de son sein sous l'étoffe légère qui l'emprisonnait, et un certain tremblement de ses lèvres, trahissaient chez elle toute l'émotion intérieure qu'elle cherchait à dissimuler. Dix heures sonnaient au moment où la porte du salon se rouvrit, et un domestique annonça qu'on venait demander, de la part de madame Durand, si mademoiselle Louise partirait le lendemain.

Un silence solennel suivit cette mise en demeure, adressée à la jeune fille, d'avoir à se décider immédiatement.

Il semblait à Tristan que son cœur allait cesser de battre.

Madame de Morvilliers, toute joyeuse d'avoir reconquis son fils, ne se doutait guère qu'une simple fantaisie de jeune fille pouvait lui enlever instantanément cette conquête qui lui avait coûté tant de peines et de larmes.

Fenestrange était, de son côté, dans les béatitudes d'une digestion doucement hallucinée.

Louise, les yeux baissés, gardait toujours le silence... Enfin son regard, en se levant, dut rencontrer le domestique arrêté à la porte... elle comprit la nécessité de mettre un terme à l'incertitude de la situation.

— Veuillez répondre à madame Durand, dit-elle enfin, que je la remercie de son offre, mais que j'attendrai, pour retourner en Vendée, l'arrivée de mon oncle.

Le domestique sortit.

Madame de Morvilliers serra affectueusement la main de Louise... Quant à Tristan, son regard, empreint d'un sentiment indicible de bonheur, chercha celui de Louise; mais la jeune fille l'évita.

— Elle reste... elle reste, fit Fenestrange bas à Gédéon; elle s'humanise, la petite!...

— Je crois, en effet, répondit bas également Gédéon, que vous pouvez demander, sans crainte de refus, à Tristan de vous céder désormais sa place dans notre baignoire d'avant-scène à l'Opéra! Il n'en a plus besoin.

VI.

Quelques jours après la mémorable soirée dans laquelle Tristan avait fait de si brillants débuts au jeu de boston, la marquise de Morvilliers et le vicomte de Fenestrange, qui avaient dîné ensemble, étaient allés s'asseoir au bout de la grande allée de tilleuls du jardin, où le café avait été servi sur un guéridon rustique. Louise était restée au salon, obéissant à un sentiment de réserve et de circonspection, dont elle ne se départait jamais, et elle laissait errer machinalement ses doigts sur le piano, évoquant successivement les souvenirs mélodiques qu'elle avait rapportés de son couvent et s'abandonnant à cette douce rêverie qu'inspire la musique.

Le vicomte avait dégusté, en gourmet émérite, une demi-tasse de délicieux moka, à laquelle il n'avait point manqué de joindre les accompagnements obligés en pareille matière, surtout quand on a eu l'honneur de servir dans la garde royale. Cependant il était taciturne et préoccupé.

Ce fut la marquise qui prit la parole.

— Eh quoi! vicomte, s'écria-t-elle, voilà près d'un quart d'heure que vous n'avez ouvert la bouche... pour parler, s'entend... et que vous-vous tenez là tranquille

sur votre chaise comme une statue de mon jardin, vous, d'ordinaire le mouvement perpétuel! Qu'est-ce que cela veut dire? Seriez-vous malade?

— Moi, marquise? nullement.

— Si vous voulez fumer, ne vous gênez pas, pourvu que vous vous teniez à distance respectueuse.

— Merci! j'ai fumé avant le dîner ; et d'ailleurs il faudra que je vous quitte de bonne heure, chère marquise, pour aller faire ma toilette. Je suis invité à une fête que donne ce soir un ami de Tristan. Nous devons nous y rendre ensemble.

— Quelle est cette fête?

— Ma foi! je n'en sais rien. L'amphitryon est un boyard russe qu'on nomme le prince Ratanoff, et qui est sourd comme s'il avait tiré le canon toute sa vie. Il m'a dit que ce ne serait pas trop collet-monté en fait de femmes. Sans cela, je vous prie de croire que je n'irais pas m'ennuyer là.

— Mauvais sujet!...

— Que voulez-vous, marquise? Il faut bien que jeunesse se passe.

— A cinquante-cinq ans! vicomte, vous voulez rire. La jeunesse est passée depuis longtemps.

— Qui sait? Il y a des gens qui sont déjà vieux à trente ans; il y en a d'autres qui sont encore jeunes à soixante. J'espère bien être toujours de ces derniers, si vous voulez me le permettre, chère et belle marquise.

En parlant ainsi, le vicomte s'inclina et porta galamment à ses lèvres le bout des doigts de madame de Morvilliers.

— J'ai toujours entendu dire, reprit cette dernière, qu'il fallait souffrir ce qu'on ne pouvait empêcher. Mais, continua-t-elle, tout ceci ne m'apprend pas le grave motif de votre préoccupation de tout à l'heure.

— Vous le voulez savoir à toute force, soit; mais vous me promettez de ne point vous en montrer offensée, marquise ?

— J'y ferai mon possible, vicomte.

— Eh bien! en écoutant les chants du rossignol que vous avez là-bas dans votre hôtel sous les apparences d'une charmante petite Vendéenne de dix-huit ou dix-neuf ans, n'est-ce pas?...

— Seriez-vous aussi amoureux de celle-là par hasard!...

— Eh! par ma foi!... Mais non, elle est trop jeune pour un vieil oiseau de proie tel que moi. Oh! je me rends justice; je pourrais être son père, et, au fait, il n'est pas bien sûr que je ne le sois pas. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle était des environs de Fenestrange?

A ces derniers mots, une vive rougeur s'était empreinte sur la physionomie de la marquise.

— Vicomte, s'écria-t-elle avec impétuosité, mais non sans quelque confusion, il y a entre nous des souvenirs si douloureux, que vous devriez, ce me semble, éviter de

les réveiller, surtout avec une légèreté si coupable.

— Pardon! oh! mille fois pardon! reprit le vicomte avec componction et humilité; je comprends que je vous ai peinée et offensée à la fois ; et pourtant, puisque vous voulez savoir le motif de ma préoccupation de tout à l'heure, je risque fort de me rendre tout à fait indigne de ce pardon, en vous disant que les chants de votre petite Vendéenne m'ont reporté à une époque de ma vie qui me sera toujours bien chère. Vous souvient-il, marquise, du temps où, traqués par la police du dernier règne qui avait eu vent de nos projets de restauration, nous parcourions en fugitifs, avec une auguste princesse dont vous vous étiez faite la compagne, les ajoncs et les bruyères de notre belle Vendée, recevant tour à tour l'hospitalité dans les châteaux et dans les granges, partageant le pain noir des vieux gars du Bocage, couchant souvent sur la dure, bravant les intempéries du ciel... Oh! qu'il s'est dépensé, à cette époque de notre vie, de gaieté, de courage, d'entrain et de bonne humeur! Pour nous autres hommes, il n'y a rien d'étrange à cela, nous ne faisions que notre devoir; mais vous, femmes!... habituées à toutes les recherches délicates de la vie élégante!...

— Vicomte, nous avions pour nous, dans ce temps-là, la jeunesse.

— Oui... la jeunesse... et l'amour... Au fait, vous ne pouvez m'empêcher de me souvenir que j'ai été amoureux de vous alors... oh! comme je ne l'ai jamais été de ma

vie d'aucune femme. Ah! marquise, que vous étiez jolie!... et combien j'ai été coupable envers madame de Fenestrange!...

— Ne parlons plus de cela, vicomte. Vous le savez, le ciel lui-même a voulu nous enlever tout sujet de nous souvenir d'un passé dans lequel j'ai été bien légère, bien coupable aussi, moi, et que j'ai expié depuis lors bien cruellement. Mais, dans sa miséricorde, Dieu nous a accordé une compensation : c'est cette bonne amitié qui nous lie et qui survit, dans notre cœur, à un sentiment plus tendre. Oui, mon cher vicomte, croyez que j'ai été bien heureuse de vous revoir. Aussi bien, il y a pour moi un charme ineffable dans cette pensée, que le même jour qui me rendait un ancien ami tel que vous me rendait anssi mon fils. Vous le savez, nous autres femmes, nous sommes toujours un peu fatalistes. Eh bien! désormais, Tristan et vous, vous êtes liés inséparablement dans mon âme. C'est à vous, vicomte, que je dois le retour de mon fils, je ne l'oublierai jamais.

— Hélas! ma pauvre amie, je voudrais de grand cœur vous avoir rendu un pareil service; mais je ne saurais m'attribuer vis-à-vis de vous un mérite que je n'ai pas, et vous oubliez vous-même que deux beaux yeux noirs que j'ai trouvés ici ont été un hameçon bien autrement puissant que tous les Fenestrange du monde pour attirer ce gaillard-là à l'hôtel de Morvilliers.

— O ciel! que dites-vous?

— Je dis la vérité, parbleu! Est-ce que vous ne vous êtes pas aperçue de l'amour naissant de notre cher Tristan pour votre jolie lectrice? Il néglige Florentine à présent, et celle-ci s'en plaint hautement.

— Aveugle que j'étais! Et moi qui, dans ma crédule tendresse, m'imaginais que mon fils ne venait ici que pour sa mère! Je n'ai fait que changer de rivale, voilà tout.

— Eh! mon Dieu! c'est de l'homœopathie toute pure! Est-ce que vous n'y croyez pas, à l'homœopathie, marquise?

— Mais enfin, mon ami, si Tristan aime Louise, comme vous le pensez, il doit bien savoir que cet amour ne peut le conduire à rien.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. Cette jeune fille est un trésor de pureté et d'innocence; c'est un dépôt sacré que j'ai reçu et que je dois rendre intact.

— C'est différent.

— A aucun titre, Louise ne peut être la maîtresse de mon fils. Ce serait une tache pour lui, pour moi-même! Oh! je comprends maintenant qu'il faut qu'elle s'éloigne, qu'elle parte bien vite.

— Tant pis!

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire qu'il est fort à craindre qu'une fois Louise éloignée, Florentine ne reprenne sur Tristan tout son empire.

— Hélas! c'est là toute ma crainte; mais enfin, vicomte, que feriez-vous à ma place?

— Moi! je ne laisserais pas partir la petite Vendéenne.

— Vicomte, taisez-vous! Vous êtes un homme affreux!

La marquise demeura pensive durant quelques instants, en proie à toutes les préoccupations douloureuses que venait de réveiller en elle la révélation qu'elle venait de recevoir de Fenestrange.

A la fin, celui-ci se leva pour prendre congé et aller vaquer aux soins de sa toilette, avant de se rendre à la fête que donnait ce soir-là le prince Ratanoff.

— Bonsoir, vicomte! Donnez-moi votre bras, dit madame de Morvilliers d'une voix faible; je me sens mal à l'aise, et je vais rentrer me coucher.

— Déjà! reprit Fenestrange... Mais Tristan va venir : ne l'attendez-vous pas? Voulez-vous que je vous envoie votre lectrice? cela vous distraira.

— Ni lui! ni elle! s'écria impétueusement la marquise; ce sont des ingrats tous les deux! Ils s'aiment ou ils sont bien près de s'aimer, sans doute. Et moi!... et moi, pauvre mère!... que me reste-t-il en échange de toute cette tendresse que Dieu a placée dans mon cœur? Des soins! des égards! Ah! vicomte, plaignez-moi! je suis bien malheureuse!

Le vicomte ne répondit pas; mais il était facile de voir qu'il s'associait, aussi complétement que la légèreté de

son caractère le lui permettait, aux tristes préoccupations de son ancienne amie. Parvenu sur le seuil de la chambre à coucher de la marquise, il lui serra affectueusement la main en la portant à ses lèvres, et lui dit d'une voix presque émue :

— Bonsoir, chère marquise; dormez bien cette nuit, et que Dieu vous envoie les songes qu'il réserve aux bonnes mères. Après tout, croyez que tôt ou tard Tristan vous reviendra... Il faut bien que jeunesse se passe.

Voyons ce que devenait, pendant ce temps-là, la rivale plus ou moins avérée de mademoiselle Florentine Chevillard.

Louise, comme on l'a vu, était restée au salon, laissant errer capricieusement ses doigts sur le piano, et occupée à repasser dans sa mémoire toutes les mélodies qu'elle avait apprises en Vendée. Entre toutes ces mélodies, il en était une dont le prélude revenait incessamment à sa pensée, par une sorte de corrélation intime avec l'une des circonstances les plus fatalement décisives de son existence jusqu'alors si calme, si monotone même.

C'était cette vieille ballade du *baron de Jauioz*, dont elle avait chanté seulement un fragment dans la mémorable soirée où Tristan s'était pris, pour la première fois, en l'écoutant, à oublier Florentine. C'est en vain qu'effrayée dès longtemps de ce qu'il pouvait y avoir de prophétique pour elle dans les paroles de cette ballade, Louise avait toujours évité d'en chanter les premières

strophes. C'est en vain que, ce soir-là surtout, elle appelait à son aide toutes les ressources d'une mémoire musicale des plus riches et des plus complaisantes; toujours le funèbre refrain qui forme comme le prologue de la sombre histoire de Tina, la jolie lavandière, revenait errer sur les lèvres de la jeune lectrice.

Lavant un jour à la rivière,
J'entendis l'oiseau noir chanter;
« Tina, tu ne t'en doutes guère,
« Le baron vient de t'acheter. »

C'était comme une musique mystérieuse qui semblait descendre dans l'âme de Louise avec le crépuscule du soir, et elle ne pouvait se persuader que c'était elle-même qui produisait ces sons, tant ils lui semblaient remplis d'une étrange et sauvage harmonie. Il n'était pas jusqu'à l'isolement dans lequel elle se trouvait, au milieu de ce grand salon dont les boiseries sculptées et dorées commençaient à se noyer dans la brume; il n'était pas jusqu'au silence même de l'antique hôtel de Morvilliers, en quelque sorte endormi aux rayons de la lune naissante, dans ce quartier silencieux et désert de la rue de Varennes, qui ne concourussent à porter le trouble et un effroi indéfinissable dans le cœur de Louise.

Tout à coup elle tressaillit. En jetant machinalement un coup d'œil dans l'une des glaces du salon, elle s'était

aperçue qu'elle n'était pas seule. Un homme, un jeune homme, était là debout, derrière elle, dans l'attitude de l'admiration et de la prière. C'était le comte de Morvilliers.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, balbutia-t-il d'une voix presque tremblante, pardonnez-moi de n'avoir pu résister au désir d'entendre de nouveau votre voix si sympathique et si pure; on m'a dit que ma mère s'était sentie un peu indisposée ce soir, mais que je vous trouverais au salon. J'y suis entré il y a quelques instants déjà; mais vous étiez si absorbée par la musique, que vous ne vous en êtes point aperçue. Si j'ai été indiscret, ce sera auprès de vous mon excuse.

— Monsieur le comte, reprit la jeune fille, c'est à vous bien plutôt d'excuser une frayeur bien ridicule de ma part. Ici, d'ailleurs, n'êtes-vous point chez vous, tandis que moi je n'y suis qu'une étrangère? Permettez que je me retire.

— Oh! de grâce, mademoiselle, veuillez demeurer quelques instants encore... Sans cela, vous me ferez croire que j'ai été réellement indiscret.

— Du moment où tel est votre bon plaisir, monsieur le comte, je suis à vos ordres comme à ceux de madame votre mère.

— Il est un mot, mademoiselle, que je vous supplie de ne plus employer avec moi. Ce mot m'est vraiment pénible, et, s'il vous plaisait d'y renoncer, je vous en serais

bien reconnaissant. Non, mademoiselle, je n'ai jamais eu et ne saurais avoir, à aucun titre, d'ordres à vous donner.

— J'éviterai dorénavant de me servir de ce mot.

— A la bonne heure!... Si vous voulez que nous soyons bons amis, souvenez-vous de cette promesse. Et maintenant, mademoiselle, me permettrez-vous de profiter jusqu'au bout de ma bonne fortune, en vous demandant la suite de cette ballade dont je vous ai entendue à plusieurs reprises chanter tout à l'heure la première strophe?

— La ballade du baron de Jauioz?

—Ah! c'est encore un fragment de la ballade du baron de Jauioz; mais cette ballade est donc aussi longue qu'un poëme épique?

— Elle a cinq chants, monsieur le comte... Je vous en ai chanté un; ne me demandez pas les autres.

— Pourquoi?

— Parce que cette ballade ne me rappelle que de lugubres souvenirs. C'est une de mes amies du couvent qui me l'a apprise, et elle est morte entre mes bras d'une maladie de langueur. A ses derniers moments, elle chantait encore les premières strophes de cette ballade, et, depuis lors, je me suis promis de ne plus les chanter.

— Il me semble que vous étiez tout à l'heure en disposition de violer votre promesse.

— C'est vrai, et je m'en accuse, monsieur le comte; j'obéissais en cela à je ne sais quelle influence maligne

que vous avez écartée. Oh! vous allez dire que je suis superstitieuse. Il n'importe! j'étais bien malheureuse et bien épouvantée.

— Et maintenant, mademoiselle?

— Maintenant, je n'ai plus peur.

— Voilà une bonne parole, dont je vous remercie.

—Il y eut un silence. Au bout de quelques instants, le comte reprit :

— Vous ne sauriez croire, mademoiselle, avec quelle ardeur j'ai souhaité cette entrevue, que le hasard me permet d'avoir avec vous seule à seul, et que, certes, je n'eusse pas osé vous demander... J'ai tant de choses à vous dire!

—Je vous écoute, monsieur, répondit la lectrice d'une voix déjà moins assurée; mais, d'abord, permettez que je fasse apporter de la lumière, car la nuit vient.

En parlant ainsi, Louise s'était levée et elle avait sonné. Un domestique parut et apporta une lampe, qu'il déposa sur le piano.

— Vous disiez tout à l'heure, mademoiselle, s'écria Tristan, que vous craigniez de paraître superstitieuse à mes yeux. Je vois que vous l'êtes, en effet. Est-ce pour chasser les noirs esprits que vous avez fait apporter de la lumière?

— Peut-être! fut-il répondu avec un sourire.

— Voyez comme on s'abuse! reprit le comte, moi qui croyais trouver en vous une prédilection marquée pour

cette heure charmante qui a inspiré tant de beaux vers aux poëtes de tous les pays, cette heure mystérieuse qui participe à la fois du jour et de la nuit, et où il semble qu'il n'y ait pour l'âme humaine que deux occupations possibles : la prière... et l'amour!

— Pardon, monsieur le comte, reprit la jeune fille, ce n'est pas là sans doute ce que vous aviez à me dire.

— En effet, j'ai d'abord à vous adresser une humble requête, non pas en mon nom, mademoiselle, car peut-être elle aurait peu de chances d'être accueillie, mais au nom de ma mère, de ma mère qui vous chérit si tendrement, à laquelle vous êtes devenue réellement indispensable, et que vous rendrez bien malheureuse en accomplissant votre résolution de vous séparer d'elle. Serez-vous donc inexorable, mademoiselle? Dans un moment de vertige que je voudrais racheter au prix de mon sang, je vous ai cruellement blessée, je le sais; mais s'il m'est permis de parler de moi, à mon tour, n'ai-je pas fait tout ce qu'il était en mon pouvoir de faire pour réparer mon crime? Depuis que je vous ai vue ici, mademoiselle, ne suis-je pas devenu un autre homme? Mes habitudes de jeu, de dissipation, de dépense, ne me voyez-vous pas y renoncer tous les jours? Tenez, ce soir encore, je suis attendu à une fête chez l'un de mes amis, le prince Ratanoff. Dites un mot, mademoiselle, et je n'y paraîtrai même pas. Oh! par grâce, mademoiselle, en restant auprès de ma mère, ne me refusez pas de compléter votre œuvre. Que je vous doive ma régénération.

— Monsieur, répondit Louise, en cherchant à surmonter les émotions qui s'emparaient d'elle, vous me faites beaucoup d'honneur en m'attribuant le mérite de votre changement d'existence; mais ne croyez-vous pas plutôt devoir un pareil changement à une circonstance que vous oubliez, le retour de M. de Fenestrange?

— Ah! reprit impétueusement le jeune comte, Fenestrange est mon plus ancien, mon meilleur ami; mais croyez-vous donc qu'il eût suffi de ses conseils pour me faire rentrer si vite dans la loi du devoir et de la vertu? Non, mademoiselle; il a fallu pour cela toute la puissance d'un sentiment que j'ose à peine m'avouer à moi-même. O vous, en qui je trouve une personnification si charmante de mon ange gardien, je vous en supplie, mademoiselle, ne vous retirez pas de moi, si vous ne voulez me voir retomber dans l'abîme! Par pitié, restez avec ma mère... Que faut-il que je fasse pour cela? je suis prêt à tout.

Louise était devenue rêveuse. Un combat violent se livrait en ce moment dans son âme entre les supplications passionnées de ce jeune homme, prêt à chaque instant à tomber à ses pieds, et le sentiment austère d'un grand devoir à remplir. A la fin, elle laissa tomber, en quelque sorte goutte à goutte, les paroles suivantes, qui n'offraient qu'un compromis bâtard entre deux situations extrêmes et toutes deux désespérées.

— Écoutez, monsieur; il est une seule condition

moyennant laquelle je pourrais rester auprès de madame la marquise de Morvilliers. Cette condition, je rougis de vous la dire : c'est que je ne paraîtrai jamais quand vous serez auprès de votre mère, c'est que vous-même vous vous engagerez solennellement à éviter ma présence.

— Je vous suis donc bien odieux, mademoiselle ? murmura Tristan, qui ne devinait pas que du moment où l'on en était réduit à éviter avec un si grand soin de se trouver face à face avec lui, il était bien près de plaire.

Louise se tut.

— Eh bien ! reprit le comte, je souscris à tout, pourvu que vous restiez ici, pourvu que je puisse vous apercevoir de loin en loin, pourvu que vous ne vous retiriez pas de l'air que je respire. Oh ! sans vous, ce serait la mort ! Pourvu que je conserve l'espoir de vous fléchir quelque jour ; car il faut que vous sachiez tout à présent... l'heure est solennelle. Vous me haïssez, Louise! Eh bien ! moi je vous aime, je vous aime comme un insensé, sans espoir, entendez-vous? Ce que je vous dis là, je ne vous l'apprends pas ; vous le saviez, j'en suis sûr, car les femmes sont clairvoyantes. Louise, Louise, je vous en supplie, ne soyez pas ainsi de glace pour moi ! Un mot, un seul mot de votre bouche adorée... Je ne vous demande pas de m'aimer, si c'est impossible; mais dites-moi du moins que vous ne me haïssez plus. Louise, par pitié, par grâce, répondez-moi !

En parlant ainsi, l'amoureux jeune homme avait saisi

de ses mains brûlantes l'une des mains de la jeune lectrice, qu'il portait convulsivement à ses lèvres.

Soit qu'à cet instant suprême Louise eût senti revivre dans son cœur le souvenir palpitant encore de l'outrage fait à sa chasteté, soit que la soudaineté même d'une semblable déclaration, quelque attendue qu'elle pût être d'ailleurs, l'eût péniblement impressionnée, la jeune fille reprit tout le sang-froid qui avait paru l'abandonner pendant une partie de cet entretien, et, se dégageant vivement de l'étreinte de Tristan :

— Vous voulez une réponse, monsieur le comte, s'écria-t-elle; eh bien! laissez-moi me remettre au piano. Maintenant je puis vous chanter les premières strophes de la ballade du baron Jauioz que vous teniez tant à entendre au commencement de cette entrevue.

En même temps, elle se mit à chanter d'une voix éclatante, et avec une exaltation sans cesse croissante, les paroles suivantes :

Lavant un jour à la rivière,
J'entendais l'oiseau noir chanter :
« — Tina, tu ne t'en doutes guère,
Le baron vient de t'acheter.
— Ma mère, est-il vrai, je vous prie,
Ce qu'il a dit en son latin,
L'oiseau de mort dans la prairie,
Le vieil oiseau, ce matin ?
— Tina, je ne saurais vous dire,
Votre père vous le dira.

— Mon père, est-il vrai que le sire
Loin du pays m'emmènera?
— Je n'en sais rien, mais votre frère
Sans doute le saura bien, lui!
— Lann, est-il vrai que pour ta terre
Je dois partir? — Dès aujourd'hui! »

Pâle, en proie à une stupéfaction profonde, Tristan écoutait ces strophes qui, dans la bouche de Louise, se succédaient avec une rapidité fiévreuse et un élan irrésistible. A la fin, il s'écria avec impatience :

— Louise, ne pourriez-vous au moins me dire ce que peut avoir de commun, avec les sentiments que je viens de vous exprimer, l'histoire de cette jeune fille vendue par ses parents à je ne sais quel seigneur?

— Eh quoi! monsieur le comte, reprit la lectrice en se levant, les yeux humides, les narines gonflées, les lèvres tremblantes, vous ne comprenez pas que, s'il vous a plu, comme au baron de Jauioz, de jeter les yeux sur moi pour en faire votre maîtresse, c'est là un honneur que je ne veux pas, que je ne dois pas accepter! Vous voulez une réponse, monsieur le comte? Eh bien! je ne vous la laisserai pas attendre plus longtemps. Vous m'aimez, dites-vous? eh bien! moi, je ne saurais vous aimer ni à présent, ni jamais!

En prononçant ces derniers mots, Louise s'était inclinée froidement devant Tristan, et elle sortit précipitamment.

Le comte demeura quelques instants comme frappé de la foudre.

— Jamais! murmura-t-il entre ses dents! jamais! Ah! cette jeune fille vient de prononcer mon arrêt. Déjà j'entrevoyais le ciel! Elle me rejette du pied dans l'enfer! Allons! que ma destinée s'accomplisse!

Quelques instants après il remontait dans sa voiture, qui l'attendait à la porte de l'hôtel.

— Où faut-il conduire monsieur le comte? dit le groom en fermant la portière.

— Au diable! si tu veux, reprit en jurant l'héritier des Morvilliers.

Et comme le groom attendait une indication un peu plus précise pour la transmettre au cocher, Tristan ajouta avec un rire presque sauvage :

— Et moi qui oubliais qu'il y a bal aujourd'hui chez le prince Ratanoff! Florentine y sera... on jouera un jeu... d'enfer! on dansera... tout ce qu'il est possible de danser! C'est là qu'il faut me conduire :

Le groom se jugea dès lors autorisé à crier au cocher d'une voix stridente :

— Chez le prince Ratanoff! au quartier Saint-Georges!

Et l'attelage partit au grand trot.

VII.

Le prince Ratanoff donnait une fête dans la villa en miniature où il avait fait élection de domicile, sur les hauteurs du quartier Saint-Georges. Cette fête, par une sorte de consécration qui s'attache aux réunions de ce genre dans le monde des viveurs élégants, présentait, en fait d'hommes, une collection complète de notabilités de toute espèce; mais l'aristocratie ne se reproduisait dans la partie féminine que sous le rapport de la beauté et de la toilette.

C'est là un des côtés les plus curieux de Paris sans doute, un des aspects les plus étranges de la physionomie toute spéciale que présentent ces agglomérations d'éléments si divers et en apparence si opposés. Non-seulement les fils de famille, les lions les plus raffinés, mais les membres du corps diplomatique, les hauts fonctionnaires, les personnages les plus graves, promènent avec un sans-façon consacré par un usage exceptionnel leurs plaques, leurs brochettes de croix, en même temps que leurs cheveux blancs, dans ces raouts qui rompent la monotonie de leurs habitudes, parmi ces beautés d'une facilité souvent un peu dispendieuse, sorties pour la plupart de quelque atelier de modiste, de quelque loge de

concierge, et dont l'ignorance primitive se déguise à peine dans la conversation par un certain nombre de phrases banales tombées dans le domaine usuel.

On retrouvait à la fois, dans l'hospitalité que le prince Ratanoff offrait à ses hôtes, tout le luxe du monde officiel et toute la prodigalité du monde du plaisir; quant au maître de la maison, il ne se départait pas de son imperturbable gravité : souriant aux compliments qu'il n'entendait pas, se déclarant ravi des plaisirs auxquels il ne prenait aucune part, sa compagne accidentelle, mais dont la régularité méthodique des goûts du prince prolongeait le règne, cette Fernande dont nous avons déjà esquissé les traits au commencement de cette histoire, faisait de son mieux les honneurs de la soirée, et prodiguait son amabilité en toilette et ses sourires endimanchés, tout en songeant qu'il vaudrait bien mieux placer en rentes sur l'État ou en actions de chemins de fer, voire même en bons contrats hypothécaires, les sommes stérilement sacrifiées aux convenances d'amour-propre qui rendaient la fête si splendide.

Quant à Florentine, elle n'avait pas voulu danser; assise dans un petit boudoir circulaire, tendu de satin rose, avec un encadrement de fleurs des plus rares, et où venaient retentir, légèrement affaiblis par des portières ouatées de même étoffe, les sons de l'orchestre de Strauss, elle comptait intérieurement les heures qui se succédaient sans lui amener le captif qui semblait depuis peu

se soustraire à son pouvoir. Déjà les préoccupations de Tristan, son inexactitude dans toutes ses relations avec la danseuse, avaient préparé pour elle une désillusion complète et présageaient une rupture. L'absence du jeune comte au bal du prince semblait confirmer d'une façon définitive ces fâcheuses prévisions.

Cette absence avait été remarquée, et il n'est pas besoin de dire de quels commentaires peu charitables on accompagnait cette grande nouvelle. Les bonnes amies de Florentine, qu'elle avait écrasées de son luxe, comme elle les écrasait déjà de sa beauté et de son esprit, aux yeux de qui elle s'était parée de la fidélité et de l'amour sans bornes de Tristan, voyaient l'occasion d'une revanche et n'épargnaient pas à la belle coryphée les demi-épigrammes et les allusions plus perfides encore quand elles sont voilées. Mais un fait plus grave était devenu le thème de la conversation générale : on s'entretenait dans le petit cercle formé autour de Florentine, et au sein duquel nous retrouvons deux anciennes connaissances, le baron Gédéon et le docteur Godard, de la mort tragique de cet aéronaute le capitaine Gale, lieutenant de marine anglaise, qui, précipité dans l'espace, avait été retrouvé le corps brisé et à moitié dévoré par les oiseaux de proie.

Le bruit de cet événement tout récent commençait à tempérer sensiblement la fureur d'ascension qui s'emparait déjà d'un certain monde parisien.

On racontait comme détail qui ressortait parfaitement de la compétence des femmes invitées à la fête du boyard, qu'une écuyère de l'Hippodrome avait, le matin même, rompu son engagement plutôt que de se hasarder à partager le lendemain les chances d'un nouveau voyage à travers une si dangereuse immensité.

— Il est réel, dit Gédéon, que son imagination n'éloignait jamais du centre de ses attractions ordinaires, qu'il n'y a pas moyen d'attacher ces pauvres petites aux frises par un fil d'archal comme dans *la Sylphide*.

— Bah! dit Godard, le capitaine était un maladroit! Il était un peu gris, d'ailleurs, dit-on. On en viendra à perfectionner les ballons comme la vapeur... il y aura encore une certaine quantité d'accidents, mais nous finirons évidemment par prendre à l'heure des ballons de place et des aérostats de régie... Tant pis pour ceux qui seront dévorés par quelques essais incomplets et malheureux!

Un murmure qui courut dans le petit cercle témoigna du peu de sympathie qu'on éprouvait à se dévouer aussi prématurément à ces dieux infernaux de l'art aérostatique. Quant à Florentine, elle paraissait prêter jusque-là peu d'attention à la conversation, et, à demi couchée sur un divan, les jambes croisées, le sourcil froncé, on l'eût dite absorbée par quelque pensée de colère et de vengeance.

— Vous avez donc tous bien peur! fit-elle enfin dédaigneusement; eh bien! je vous annonce que demain, moi, je monterai dans le ballon de l'Hippodrome.

Rien ne peut rendre la stupéfaction qui suivit l'annonce de cette résolution inopinée, qu'on était à cent lieues de supposer chez Florentine.

— Ah çà, murmura-t-on dans un groupe féminin placé à quelque distance, est-ce qu'elle aurait l'intention de *se périr* par amour pour son Tristan qui l'abandonne? Je lui croyais plus d'esprit que cela.

La surprise générale se changea bientôt cependant chez Gédéon en une indignation facile à concevoir de sa part.

— Vous, Florentine, y songez-vous? s'écria-t-il du ton de don Diègue parlant au Cid, vous, une artiste du corps de ballet, vous donner ainsi en spectacle comme une saltimbanque!... Compromettre l'Opéra entre ciel et terre! Cela ne se peut pas!... Ce serait manquer à vous-même et à l'article 17 du règlement, qui ne vous permet pas d'utiliser vos talents en public ailleurs qu'à l'Opéra.

— Ma résolution est prise, répondit froidement Florentine... j'ai promis au directeur de l'Hippodrome, et j'ai la permission de l'administration de l'Opéra.

— Quelle faiblesse! s'écria Gédéon, en joignant les mains avec désespoir. C'était bien la peine pour la direction de vous rendre le montant de votre dédit et de faire à cette occasion des énormités! Vous la récompensez joliment!... Quel exemple, bon Dieu! quel exemple!

Godard tira Gédéon à part.

— C'est de l'habileté, lui dit-il à voix basse; Florentine est une jolie femme... à la ville surtout... mais une

mauvaise danseuse et une détestable pensionnaire : si elle avait payé le dédit quand elle a dû partir, ce serait la première fois qu'elle aurait rapporté quelque chose à l'administration ; mais maintenant qu'il est décidé qu'elle reste, la direction ne serait pas fâchée qu'elle se rompît le cou.

Cette traduction un peu trop libre de la pensée de l'administration de l'Opéra ne semblait pas suffisamment édifier Gédéon sur la nécessité de laisser violer la dignité du règlement; mais Florentine mit le comble à l'effet qu'elle venait de produire, en disant d'une voix haute et dédaigneuse :

— Oui... pour exécuter mon projet, il ne me manque plus qu'un cavalier qui ait assez de courage pour m'accompagner ; mais il est probable que je monterai seule en ballon.

Cet appel ironique n'eut pas d'écho dans le petit nombre des personnes qui étaient à portée de l'entendre. Quant au prince, assis auprès de Florentine, et que, selon son usage, son infirmité avait fait moralement absent de la conversation, il déclara qu'il prendrait des billets pour le bal dont il s'agissait, et tira de sa poche quelques louis, au grand effroi de sa compagne économe, qui s'empressa de lui faire comprendre que ce n'était pas d'argent, mais de courage ou plutôt d'excentricité qu'il fallait faire dépense.

Gédéon se perdait en conjectures indignées sur les

motifs qui avaient pu déterminer Florentine à cette exhibition en plein vent. Mais Godard, toujours impitoyable, se prit à fouiller les replis secrets de l'âme de la coryphée, en transportant au moral ces habitudes matérielles qui lui faisaient mettre à nu toutes les plaies physiques.

— Ne vous apercevez-vous pas, mon cher baron, dit-il à Gédéon, que Florentine a besoin d'une réclame? La fortune personnelle de Tristan est épuisée, et son amour, qui lui faisait créer toujours des ressources, s'éteint aussi... Il faut songer à le remplacer, et pour cela il importe que Florentine se mette en évidence; or, il y a quelque chose d'aventureux, de séduisant dans cette audacieuse ascension; c'est de la réclame à dix mille pieds au-dessus de l'arc de triomphe de l'Étoile... C'est fort ingénieux, mais il faut qu'elle soit diablement à bout de voies sur la terre pour chercher ainsi un moyen de fortune dans les nuages.

— Ainsi, c'est bien décidé, reprit une troisième fois la voix stridente et ironique de Florentine, personne ne m'aime assez, personne ne me trouve assez jolie pour courir un risque en ma compagnie!

— Je t'accompagnerai, moi, ma Florentine, s'écria une voix fiévreuse et qui retentit comme un coup de tonnerre au milieu des mille bruits de la fête.

C'était Tristan qui avait paru à l'entrée du boudoir, et qui, le visage animé, la tête haute et presque insolente, avait soulevé depuis quelques instants l'une des portières de satin rose, et se tenait sur le seuil.

Cette apparition et cette promesse inopinées produisirent un effet d'autant plus saisissant, qu'on avait plus commenté l'absence de Tristan.

Toutes les joies de l'orgueil satisfait illuminèrent le visage pâle de Florentine.

Tristan s'avança au milieu du cercle qui entourait sa belle maîtresse. Il y avait dans sa désinvolture tremblante, dans sa voix brève et saccadée, comme une sorte d'ivresse morale. On sentait que le malheureux se trouvait sous l'empire d'une surexcitation d'autant plus pénible, que cette fois elle était volontaire et que, dans son délire, il cherchait lui-même à en doubler la puissance.

— Oui, dit-il à Florentine en lui tendant la main : après tout, chère, tu vaux mieux que bien d'autres!... Et puis, si tu dois périr, n'est-ce pas à moi de te suivre dans ce périlleux voyage?... La vie que nous avons menée ensemble a pu être fatale à mon repos, à ma fortune; mais, du moins, il y a eu de l'enivrement et du vertige... Eh bien! là, dans cette folle ascension, il y aura des dangers peut-être; mais il y aura aussi de l'entraînement, de l'amour partagé, effréné! de l'amour qui fait tout oublier... et mieux vaut la bayadère qui vous aime que ces prétendues vertus qui ne connaissent d'autre amour que l'amour-propre!... Me voici, ma Florentine, je reprends ma vie, mes habitudes, mes plaisirs.

Je vous ai bien négligés, mes amis, dit-il, en se tournant vers les lions et les lorettes qu'avait attirés dans le

boudoir la singulière apparition de Tristan... Dorénavant je vous serai fidèle; je veux être le compagnon le plus obstiné de toutes vos fêtes, de toutes vos parties... mais que surtout ce soir je n'interrompe pas vos plaisirs... car je suis venu pour m'y mêler moi-même... Il y a un lansquenet, sans doute? Viens, Florentine, viens jouer au lansquenet!

En parlant ainsi, il se dirigea vers la salle de jeu, conduisant à son bras sa belle maîtresse, qui s'y tenait appuyée d'une façon à la fois voluptueuse et triomphale.

Il y avait foule autour de la table sur laquelle ruisselait l'or et s'amoncelaient les billets de banque. Cependant, comme Tristan tenait une femme à son bras, on s'écarta sur son passage, et l'un des joueurs, fatigué de la lutte, ou peut-être disposé, suivant une expression consacrée, à *faire Charlemagne*, proposa au comte de lui céder sa place, soit pour lui-même, soit pour la personne dont il s'était fait le cavalier.

Tristan s'inclina en signe d'assentiment, et remettant sa bourse entre les mains de la danseuse, qui s'assit à la table de jeu, il demeura debout derrière elle, s'apprêtant à l'assister de ses conseils; mais, à cet instant, un homme jeune encore, d'une tournure des plus distinguées et dont la mise, non moins que toutes les manières, dénotait l'origine britannique, s'écria d'une voix grave : Qui veut ma place? Je ne joue plus.

Tristan sentit son sang refluer vers son cœur, et une

pâleur mortelle envahit son visage. Il venait de reconnaître lord S***, celui-là même à qui Florentine avait gagné quelque temps auparavant une somme de 12,000 francs par une infâme tricherie, somme que Tristan avait, du reste, remboursée.

— Par ma foi, dit le comte en s'approchant du jeune lord, les dents serrées, les lèvres tremblantes et dans une attitude de défi, voilà la première fois de ma vie que je vois déserter le tapis vert à la vue d'une jolie femme. Il est vrai que le déserteur n'est pas Français, je crois. C'est là sa seule excuse.

Lord S*** avait rougi légèrement à cette interpellation; mais, beaucoup plus maître de lui que son interlocuteur, il se remit bientôt et répondit avec le plus grand sang-froid :

— J'ai toujours entendu dire que, dans tous les pays du monde, il n'y avait au jeu ni sexe, ni âge, ni rang même; quant à moi, je suis tellement pénétré de cette maxime, que j'aimerais mieux jouer dans certains cas avec le dernier des rustres qu'avec une impératrice.

En même temps lord S*** tendit la main à Tristan en ajoutant du ton le plus amical :

— Cher comte, je suis aise de vous revoir, bien que vous ne m'ayez point reconnu sans doute d'abord, et j'espère retrouver en vous un ami.

Tristan, interdit, embarrassé, hésitait à répondre à cette affectueuse interpellation; à la fin, il tendit lui-même la main à lord S***.

— Je vous croyais parti pour Londres, mon cher lord, reprit-il avec une froideur mal dissimulée.

— J'en suis revenu, dit lord S*** en baissant la voix; et pardonnez-moi, cher comte, de vous le dire, c'est avec un vif regret, car je ne m'attendais pas, en rentrant à Paris, à vous y retrouver dans les mêmes liens. Que Dieu ait pitié de vous!

Ayant ainsi parlé, lord S*** s'esquiva rapidement, sans que le comte eût le temps de lui répondre un seul mot. Cependant, Tristan était devenu rêveur, et comme Florentine lui en faisait l'observation, il tressaillit ainsi qu'un homme réveillé en sursaut et s'écria :

— Le jeu est insipide ce soir! crois-moi, Florentine, quitte-le; la danse vaut bien mieux, viens! viens!... J'entends le signal d'une contredanse... qui est-ce qui me fait vis-à-vis?

En même temps, enlaçant Florentine d'un bras dont l'énergie était décuplée par la fièvre qui l'agitait, le jeune comte l'entraîna presque en la portant dans la salle du bal.

Tout en dansant, comme pour achever de s'étourdir lui-même, il se livrait à cette multiplicité de gestes, à ce débraillé d'attitudes chorégraphiques qui caractérisent la physionomie de certains bals publics, dans les limites où l'autorise la pudeur des sergents de ville... Tristan ne semblait être jamais descendu aussi profondément dans la dégradation, car jamais aussi il ne l'avait recherchée

avec un tel besoin d'y perdre complétement le sentiment de sa noblesse orginelle.

Florentine était plutôt occupée à tempérer cet excès de laisser-aller qui ne lui livrait qu'une proie trop facile et qu'une âme trop peu réfléchie; elle se demandait si c'était l'amour qui lui ramenait Tristan, ou le désespoir passager d'une défaite réparable... Et avec la perspicacité et le sang-froid de l'égoïsme toujours défiant et armé, elle inclinait sur ce point à ne se faire aucune illusion.

La main dans la main de son amant, la poitrine sur sa poitrine, exploitant le paroxysme de cette attraction passionnée qui s'exaltait encore chez Tristan de son égarement exceptionnel, de l'influence enivrante de la musique, des lumières, du parfum des fleurs, elle lui dit avec un de ces accents vibrants et pleins d'émotion, dont, sincères ou feints, la contagion est si puissante :

— Ainsi... tu es bien à moi!...

— Oui, à toi pour toujours.

— Et tu me jures sur l'honneur de partager avec moi les chances, les sensations, les plaisirs, les dangers de cette ascension!...

— Je te le jure.

— C'est bien! fit Florentine d'une voix indiciblement assouvie, car elle spéculait intérieurement sans doute sur le scandale de cette excentricité partagée, pour resserrer d'une manière indissoluble la chaîne qui attachait à son char le comte de Morvilliers.

A peine Tristan avait-il prononcé ce serment qu'il aperçut Fenestrange, arrivé pendant la contredanse, et dont la physionomie se ragaillardissait à ce tableau des folies de notre actualité.

Aussi, la contredanse finie, il s'approcha de Tristan.

— Bravo! s'écria-t-il, c'est charmant! c'est très-gai!... Mon garçon, tout cela est un peu risqué... mais d'un effet entraînant.

Tristan se sentit presque rougir de ces éloges, dont se démence passagère était digne, mais que son cœur méritait si peu.

— Je regrette que ces ébats chorégraphiques ne soient plus de mon âge, reprit Fenestrange; mais je compte prendre part à vos plaisirs de mon mieux comme témoin, puisque je ne puis plus y être acteur... A propos pourtant, et pendant que j'y pense, n'oublie pas d'aller demain matin voir ta mère... elle y tient absolument.

— Pourquoi? répondit Tristan, se troublant davantage au nom de sa mère.

— Oh! rien, une inquiétude, une susceptibilité maternelle qu'il faut respecter... bien que cela n'ait pas le sens commun... Figure-toi que, tout à l'heure, j'allais te demander si décidément tu ne venais pas chez le prince; j'allais té retrouver à l'hôtel de ta mère comme c'était convenu... on me dit que tu étais parti. J'annonce que je vais te rejoindre... mais on me prie d'entrer chez la marquise, qui veut absolument me voir à défaut de son

fils qu'elle venait de faire demander inutilement. On m'introduit dans la chambre à coucher de ta mère... Il fallait qu'elle fût préoccupée, car c'est tout à fait hors de ses habitudes... et elle me dit d'une voix tremblante et entrecoupée :

« Je viens de me réveiller... j'ai fait un songe affreux!... J'ai rêvé que mon fils était mort!... Par pitié, courez, envoyez chez Tristan, dites-lui qu'il faut que demain... de bonne heure... il soit à mon lever... Faites-le-lui promettre... C'est beaucoup déjà que je me résigne à ne pas le voir en ce moment. » Eh bien!... si elle avait pu deviner qu'au moment où elle avait sur toi de si funèbres pressentiments, tu leur donnais une si concluante confirmation!... Enfin, c'est égal... il faut toujours avoir l'air de respecter les susceptibilités féminines, sauf à n'en rien faire dans la pratique. Ne manque pas d'aller demain chez ta mère.

Tristan pensa que sa mère avait eu quelque hallucination prophétique peut-être au moment même où il était venu volontairement se mettre à la disposition de Florentine pour partager les dangers de l'ascension, et il se rappela involontairement cette belle phrase de l'*Hamlet* de Shakspeare :

« Il y a plus de choses en ce monde, Horatio, que ne le croit votre philosophie. »

Quelques instants après, il entraînait Florentine dans le tourbillon d'une valse échevelée.

VIII.

Il faisait à peine jour chez la marquise de Morvilliers, que, conformément à ses vœux et à ses instances expresses, un billet de Fenestrange venait calmer ses inquiétudes et lui annonçait pour le matin même la visite de son fils en parfaite santé. Un rayon de joie était venu illuminer la physionomie de la mère qu'absorbait d'abord une si douloureuse et à la fois si inexplicable préoccupation.

Il ne fallait rien moins d'ailleurs qu'une pareille assurance pour rendre un peu de tranquillité d'esprit à la marquise, après la révélation qui lui avait été faite, la veille au soir, de l'amour naissant de son fils pour sa jeune lectrice. Madame de Morvilliers sentait instinctivement qu'une semblable complication ne pouvait qu'être féconde en nouveaux malheurs. Cependant, comme chez les femmes surtout, dont la nature est si mobile et si impressionnable, les sensations du moment effacent toutes les autres, dès l'instant où elle crut n'avoir plus à trembler pour les jours de son fils, la marquise de Morvilliers abjura tous ses soucis présents et passés pour s'abandonner à l'une de ces joies qui naissent d'un rien et s'évanouissent de même, joies, hélas! qui n'appellent

que trop souvent le malheur qu'elles ont l'imprudence d'oublier.

Elle avait fait appeler Louise, pour rire avec elle, comme elle disait, de ses terreurs imaginaires.

Une fois lancée dans cette voie de gaieté douce et expansive, elle railla la jeune fille sur ses projets de départ, en s'abandonnant elle-même à des illusions si promptes à renaître au cœur des mères.

— Allez, disait-elle, ingrate enfant! Vous voulez absolument quitter cette maison où l'on vous avait adoptée comme une fille!... Allez! je suis bien sûre que mon fils, lui, aura pitié de sa mère, que son amour me payera toutes les dettes que votre abandon aura contractées envers moi... Allez!... avec lui je n'aurai plus besoin de personne!

Louise évitait de répondre à ces affectueuses provocations autrement que par un redoublement de soins et de prévenances, car plus que jamais, depuis son entrevue avec Tristan et depuis l'aveu que celui-ci avait osé lui faire de sa passion, elle avait senti la nécessité de persister dans la résolution qu'elle avait prise.

On entendit sonner. La marquise tressaillit, espérant voir entrer son fils, bien qu'elle n'eût pas reconnu le retentissement accoutumé de la sonnette sous la main de Tristan. Louise avait fait également un mouvement pour se retirer; mais on annonça à la marquise que le baron Gédéon de Pontauriol était au salon, et qu'il s'excusait

de l'heure insolite à laquelle il se présentait, par l'importance de la communication qu'il avait à faire à madame la marquise.

La marquise avait deviné instinctivement qu'il s'agissait de son fils, et, saisie d'une secrète inquiétude, elle avait rapidement revêtu un peignoir et s'était rendue précipitamment au salon.

Quand elle rentra, sa physionomie n'était plus la même... elle était pâle, agitée et livrée de nouveau à toutes ces inquiétudes dévorantes qui, depuis une année, avaient altéré si gravement sa santé et argenté les boucles de ses cheveux.

Est-il besoin de dire que Gédéon, profondément humilié de voir un sujet du théâtre fondé par Louis XIV se compromettre ainsi dans une ascension où, de son propre aveu, elle prenait la place d'une acrobate, avait essayé, en faisant intervenir madame de Morvilliers, d'empêcher Tristan d'exécuter son projet, persuadé que c'était le meilleur moyen de déterminer Florentine à y renoncer de son côté.

Louise, en voyant le profond découragement peint sur les traits de madame de Morvilliers, l'interrogea avec sollicitude.

Celle-ci ne semblait même plus l'entendre.

— Oh! mes pressentiments! mes pressentiments, murmurait la marquise... Oh! s'il vient tout à l'heure, à coup sûr, je ne le laisserai pas partir... Mais il ne viendra

point... ou je ne pourrai le retenir... Le point d'honneur, la crainte de paraître redouter un danger... il ira! il se donnera en spectacle?... Il périra peut-être!... Ah! ce n'est pas en vain que Dieu m'avait envoyé ce terrible avertissement!

Et la marquise tomba sur son fauteuil, éclatant en larmes.

Louise s'agenouilla devant elle, saisissant ses mains et lui prodiguant toute l'expression de son intérêt et de sa tendresse. Les regards de madame de Morvilliers, à travers ses pleurs, s'arrêtèrent enfin sur la tête de Louise, empreinte d'une séduction irrésistible, et la pensée de la mère sembla s'attacher à une dernière espérance.

— Écoutez, Louise, dit-elle, vous pouvez me sauver.

— Moi, madame la marquise!

— Vous, toujours si sévère, si inflexible pour mon fils... le jour où vous lui adresserez une prière, vous serez toute-puissante... Eh bien! c'est le moment d'employer cette influence à laquelle j'ai recours, comme à une ressource suprême, pour conjurer le plus grand, le plus imminent danger qui ait encore menacé mon Tristan... Oui, Tristan, emporté par une coupable, une fatale passion, va en accompagner l'objet, dans une ascension publique, en ballon, en plein Hippodrome, aux yeux de tout Paris..... Et ce n'est pas tout que le scandale, que la honte! c'est sa vie, sa vie qu'il expose!... Ah! par pitié, Louise, n'est-ce pas? vous vous

joindrez à moi! N'est-ce pas que vous m'aiderez à défendre la réputation, la vie de mon fils contre sa propre folie?...

Louise, à ces mots, s'était relevée et était demeurée interdite et silencieuse.

— Eh quoi! Louise, me refuseriez-vous! dit la marquise tremblant de voir s'éteindre cette dernière lueur d'espérance.

— Je ne puis rien sur monsieur votre fils, madame, reprit Louise avec effort et en rougissant, car, pour la première fois, peut-être, elle émettait une assertion contraire à la vérité .

— Louise, ne me dites pas cela, reprit la marquise d'une voix suppliante; je suis sûre que vos prières jointes aux miennes auront un grand pouvoir auprès de mon fils!... Et que deviendrais-je s'il n'en était pas ainsi?

— Et quand même cela serait possible, madame, devrais-je ajouter mes instances aux vôtres? reprit péniblement Louise, qui mettait autant d'efforts pour dire la vérité qu'il lui en avait fallu d'abord pour la déguiser. Si je devais avoir quelque influence sur M. Tristan, ne serait-il pas peut-être plus dangereux à moi de m'en servir qu'à lui de ne pas céder...

La marquise comprit avec désespoir, à cette réponse, sur quel terrain brûlant elle s'était aventurée; mais trop de cruelles appréhensions l'absorbaient pour qu'elle se résignât si vite à abandonner la seule auxiliaire de qui elle pût attendre encore quelque succès.

Est-ce que vous m'abandonneriez, Louise? lui dit-elle avec angoisse.

— Écoutez, madame, reprit Louise d'une voix solennelle quoique émue, j'aime mieux me hasarder à un aveu déplacé peut-être, que de me laisser soupçonner d'ingratitude. Je ne voulais à aucun prix vous laisser connaître ce qui, dans ma bouche, semblerait peut-être une accusation contre monsieur votre fils... mais vous me faites un devoir de me justifier à tout prix... je parlerai... M. le comte de Morvilliers a rencontré chez sa mère une jeune fille, orpheline, sans naissance, sans protecteur. Il a sans doute cru qu'elle s'honorerait d'être l'objet d'un caprice, et peut-être, en ce monde que je ne connais pas, doit-il en être ainsi!... J'ai répondu comme c'était mon devoir à cette passion dont monsieur votre fils a bien voulu jouer le rôle auprès de moi!..... et vous voyez bien, continua Louise avec une certaine amertume, en prévenant le sourire d'incrédulité qui se dessinait sur les lèvres de madame de Morvilliers, vous voyez bien que ce n'était qu'un rôle, puisque aujourd'hui il donne une telle preuve d'affection à une autre personne! Mais, maintenant, est-ce bien à moi, madame, de m'armer auprès de votre fils de droits que je ne puis accepter à aucun titre. Est-ce bien à moi de chercher à reprendre sur lui un pouvoir dont peut-être, pardonnez-moi de vous le dire, madame, il me demanderait ensuite le prix? Vous voyez bien, madame, que mon seul rôle auprès de M. le comte de Mor-

villiers est le silence et l'absence, en attendant que ce soit une séparation complète et éternelle.

La marquise ne répondait pas, mais elle pleurait.

— Oui, vous avez raison, Louise... oui, vous ne pouvez m'aider à reprendre mon fils!... Mais il sera donc perdu, mon Dieu!

A ce moment un coup de sonnette s'était fait entendre. La mère avait tressailli à cette sonorité bien connue, qui, par une de ces innombrables et mystérieuses alliances des impressions physiques et des sensations morales, faisait infailliblement vibrer chez elle toutes les fibres maternelles.

— Restez avec moi, Louise, je vous en conjure, dit la marquise à la jeune fille prête à se retirer encore; vous ne parlerez pas... je le comprends, je ne le demande pas... je ne le veux pas... Mais j'aurai plus de force et de courage si vous êtes là.

Louise, qui comprenait qu'elle ne pouvait refuser sans cruauté cette preuve de reconnaissance à la marquise, s'inclina en signe de consentement.

Madame de Morvilliers rassembla toutes ses forces; elle sentit qu'elle était seule à jouer cette partie grave et, pour la première fois, songea à appeler à son aide quelques-unes de ces feintes, de ces ruses maternelles, pour lesquelles, si innocentes qu'elles fussent, une longue douleur ne lui avait plus laissé de présence d'esprit.

Lorsque Tristan entra dans la chambre de sa mère, il

la trouva donc le sourire sur les lèvres... A la vue de Louise, il sentit tout son sang refluer vers son cœur.

Sous l'empire de cette préoccupation, il n'avait pas vu tout ce qu'avait de force la sérénité de sa mère, et comment elle se dépêchait de sourire pour que les larmes ne gagnassent pas de vitesse sa gaieté menteuse.

Tristan fit à Louise un salut glacial que celle-ci rendit avec la même réserve; puis il tendit la main à sa mère.

— Je prends cette main, et je la garde, dit madame de Morvilliers avec cette même gaieté factice... Dites-moi... mon cher Tristan... j'avais eu l'idée d'une partie avec vous... oh! d'une partie qui conserve toute la gravité qui sied à mon âge... Il s'agit d'un acte, mon cher Tristan, qui contribuera à votre salut... sans ennuyer votre esprit... et je me hâte de vous donner le mot de ce problème insoluble... Le père *** prêche aujourd'hui à Saint-Thomas-d'Aquin... Donnez-moi donc le bras pour aller l'entendre... Vous savez que c'est un prédicateur en vogue... Et vous, Tristan, qui êtes un dandy, vous ne voudrez pas vous laisser arriérer en rien! même en bonnes œuvres... Vous m'accompagnerez au sermon, n'est-ce pas? mon Tristan, ne fût-ce que pour la rareté du fait, et dussent vos amis de l'Opéra un peu vous plaisanter sur cette façon si grave d'être à la mode... Du moins, vous aurez fait quelque chose pour votre mère, Tristan... C'est la première fois depuis longtemps qu'elle vous adresse une prière.

Tristan ne répondit rien, non qu'il délibérât sur ce qu'il avait à répondre, son parti était pris; mais il voulait seulement faire comprendre à Louise quelle part elle avait dans sa nouvelle résolution, et là avait été surtout la maladresse de madame de Morvilliers.

En faisant assister la jeune fille à l'entrevue, elle donnait à Tristan un sujet de persister dans le projet qui alarmait tant sa tendresse.

— Je regrette, ma mère, reprit-il, de n'avoir pas su plus tôt votre vœu, je me serais réservé tout entier à vous pour le réaliser; mais il y a des engagements que l'on est forcé quelquefois de tenir... quand même... on ne le voudrait plus... Je suis pris pour cette journée, et vous me pardonnerez, ma mère, de vous laisser aller seule à Saint-Thomas-d'Aquin.

Madame de Morvilliers s'attendait à quelque résistance; aussi ne s'alarma-t-elle pas tout d'abord... Impossible de dire tout ce qu'elle déploya d'agaceries forcées, de douloureuses coquetteries pour fléchir la résolution de son fils; mais ses efforts de tendresse glissaient sur l'insensibilité ou plutôt la distraction de Tristan. Et comment sa cause n'aurait-elle pas été perdue d'avance? Tristan ne regardait par le cœur et par la pensée que Louise dont la réserve et le silence irritaient encore son amour désespéré; il s'obstinait à chaque instant davantage dans le parti pris dont il voulait faire un muet reproche à la cruauté de la jeune fille.

Madame de Morvilliers, après avoir prodigué longtemps en vain tous les trésors les plus précieux, les plus intimes de son cœur entr'ouvert par la souffrance, comprit enfin qu'en ce moment elle ne semblait même pas exister pour son fils... Une réaction de colère et d'indignation profondes transforma avec éclat toute cette tendresse comprimée si péniblement sous l'indifférence de cet ingrat!

— Je sais, dit-elle enfin d'une voix énergique, quels indignes engagements font que vous vous refusez aujourd'hui à votre mère! Je sais que vous allez vous donner en spectacle à l'Hippodrome, avec une misérable femme qui vous a coûté votre fortune, votre repos, votre honneur, déjà presque ma vie, et qui va peut-être vous coûter la vôtre!

Tristan tressaillit à ces paroles, car il ignorait que sa mère fût instruite de son projet : il se sentit douloureusement ému de toutes les angoisses qu'il comprenait que cette résolution devait soulever dans le cœur de la marquise; mais pourtant encore il ressentait un sauvage et cruel plaisir à savoir que Louise connaissait sa résolution et son retour à Florentine : c'était la punition de son indifférence.

— Puisque vous savez tout, reprit-il enfin, je n'aggraverai point par un mensonge les torts que vous pouvez me supposer... Mais permettez-moi de vous dire, ma mère, que vous exagérez la portée et les conséquences de cette partie un peu excentrique, dont le plus grand inconvénient est de ne pas me permettre d'accéder aujourd'hui

à vos désirs... C'est une folie... une folie de quelques heures... et après tout ne faut-il pas que la jeunesse s'amuse? Ma mère, n'est-ce pas ce qu'elle a de mieux à faire... surtout, ajouta-t-il amèrement, si on ne la croit pas bonne à autre chose!

Louise était au supplice depuis que la scène avait pris une tout autre physionomie par la violence avec laquelle la marquise avait dévoilé le fond de sa pensée et ses légitimes ressentiments. Les réponses de Tristan n'avaient fait qu'augmenter son malaise; plusieurs fois, elle avait fait un mouvement pour se retirer, et à l'apostrophe indirecte que Tristan venait de lui adresser, elle se leva et fit quelques pas vers la porte, en échangeant avec la marquise un regard qui attestait son impuissance d'assister plus longtemps à cette explication de famille.

La marquise, plus désolée encore qu'irritée, répondit au regard de Louise par un regard qui implorait sa présence d'une façon si douloureusement suppliante, que celle-ci s'arrêta instinctivement.

— Mon fils! dit la mère à Tristan avec une indicible angoisse, Louise, j'en suis sûre, pense comme moi, et, si elle l'osait, elle vous dirait combien votre conduite est coupable et impie pour moi...

Mais à ces mots et par suite d'une de ces sensations contradictoires si familières aux âmes délicates et élevées, Louise se sentit si profondément blessée d'être ainsi mise en cause malgré elle, qu'elle eut peine à le pardonner

même à la douleur qui égarait madame de Morvilliers.

— Ce n'est pas à moi, dit-elle d'un ton où la réserve touchait à la sécheresse, à moi, madame, pauvre orpheline, qui suis si peu de chose ici, qu'il appartient de donner une leçon à M. le comte de Morvilliers... D'ailleurs, permettez-moi de vous le dire, madame, il n'y a pas à supposer que mon intervention pût avoir la moindre influence là où votre tendresse aurait échoué.

Après ces paroles, Louise salua, et, baissant obstinément les yeux pour éviter de rencontrer le regard du jeune comte, elle sortit du salon.

— Vous le voyez, ma mère, dit amèrement Tristan, votre lectrice se croirait souillée de joindre même ses prières aux vôtres pour obtenir de moi de renoncer à cette excursion qui vous épouvante !... A quoi me serviraient désormais le repentir et la régularité de ma conduite?... personne ne m'en saurait gré!...

— Et moi, mon fils!... et moi!... fit douloureusement la marquise en lui tendant les bras.

— Oui, vous! vous, ma mère!... reprit Tristan d'une voix qui s'altérait et les yeux pleins de larmes qui débordaient de ses illusions brisées... Oui, vous... vous êtes bonne!... vous êtes sainte, ma mère!... il n'y a que vous qui m'ayez aimé d'un amour pur et désintéressé!... Oui... je devrais n'aimer que vous... ne vivre que pour vous... car il n'y a que vous qui le méritiez...

— Eh bien! mon Tristan, reprit vivement et affectueu-

sement la marquise, qui t'empêche de vivre pour moi? Pourquoi ne me conduirais-tu pas à cette église où ma tendresse, pour la première fois peut-être, te possèderait sans trembler, car, là, je ne pourrais te partager qu'avec Dieu? Tu viendras, mon fils, n'est-ce pas?... ajouta la marquise d'une voix suppliante.

Tristan, accablé, brisé, ne répondait pas... Il eût voulu se contenter de cette sainte et pure affection dont tant de preuves touchantes lui étaient données; mais il sentait avec remords, avec désespoir, combien elle laissait son cœur vide.

La malheureuse mère implorait de Dieu, avec angoisse, la prolongation du silence de son fils, car, pendant ce silence, elle espérait du moins.

Mais les yeux de Tristan s'étaient reportés sur la place où, à l'instant même, Louise, pâle, froide, immobile, avait opposé une réserve si cruelle et si inexorable à ses tacites supplications. Froissé de nouveau à ce souvenir dans tout ce que l'amour-propre de la passion a de plus douloureusement intime, il se leva dans une surexcitation indicible de rage et de jalousie. On se rappelle en effet que le prochain départ de Louise pouvait rapprocher pour elle les éventualités d'un mariage proposé, et c'était à ce but que la souffrance, toujours si cruellement ingénieuse du pauvre amant déçu, rapportait toutes les actions de la jeune fille.

— Non, non, ma mère... laissez-moi! s'écria Tris-

tan. Je suis méprisé, repoussé... on me rejette dans le désordre et cet horrible isolement qu'on appelle la vie de plaisir!... Eh bien! j'y rentre, et pour toujours!... Je veux m'y replonger avec tant de violence, que j'y retrouve l'oubli à défaut du bonheur qui m'est à jamais ravi!... Je veux y chercher de si tumultueuses, de si bruyantes distractions, que je ne puisse même plus sentir que je me perds; que je vais être, et ce sera justement alors, au banc de l'opinion de tout le monde et de toutes les consciences!... Je veux, pardonnez-moi cet horrible aveu, en arriver au point de ne plus pouvoir comprendre, s'il se peut, ma mère, que je suis ingrat, infâme envers vous.

Et, tout à coup, comme poussé par une force aveugle, comme s'il craignait de n'y pas obéir assez, il se précipita hors du salon sans écouter la voix de sa mère, qui le rappelait douloureusement.

Au moment où Tristan quittait l'hôtel, un domestique lui remit un billet que, désespéré, il jeta au fond d'une poche, sans même y jeter les yeux.

Quelques heures après, la voiture de la marquise s'arrêtait devant Saint-Thomas-d'Aquin, et la pauvre mère en descendait, appuyée sur Louise.

Le célèbre prédicateur était monté en chaire, et la marquise écoutait, mais n'entendait pas l'éloquent développement de cette orthodoxie à la mode. Sa pensée était ailleurs... Est-il besoin de dire qu'elle ne pouvait quitter le

théâtre présumé des exploits insensés et dangereux de Tristan. Chaque fois qu'il se produisait dans l'église le moindre mouvement occasionné par quelques personnes qui entraient, l'infortunée marquise s'imaginait (car la tendresse des mères n'a pas de limites, même dans l'absurdité) que la nouvelle de quelque grave accident, survenu à l'équipage aérien de son fils, avait eu déjà le temps de se répandre et venait remuer le groupe des pieux auditeurs du prédicateur en vogue.

Ce serait tenter une tâche aussi fatigante qu'inutile, que d'essayer d'analyser tout ce qui s'usa de sensations contradictoires et d'anxiétés dans le cœur de la marquise; mais il n'y a pas à peindre davantage le rayon de joie céleste qui vint illuminer cette âme ruinée, lorsque, d'un regard distrait, découragé, sans espoir, elle découvrit, derrière un pilier, Tristan pâle encore, mais la physionomie animée d'une sorte de reflet d'espérance douce et sereine, dont elle n'avait jamais encore peut-être reconnu l'expression sur son visage.

La marquise, hors d'état de parler, de manifester cette joie qui la brisait autant que la douleur, ne put que presser légèrement le bras de Louise pour lui faire apercevoir cette apparition inattendue.

Louise jeta à peine un rapide coup d'œil de ce côté pour obéir à la marquise... puis, simultanément, avec un sentiment de gène et de précipitation visibles, elle parut se renfermer de nouveau dans l'isolement de sa prière.

— Vous êtes bien cruelle, Louise, de ne point partager ma joie, reprit d'un ton de reproche doucement amical la marquise, mais trop heureuse pour pouvoir y mêler la moindre amertume.

Si quelqu'un avait pu s'approcher en ce moment de Tristan, pieusement agenouillé derrière le pilier, et eût regardé par-dessus son épaule, il eût pu lire quatre mots écrits sur un billet qu'il cachait puis reprenait à chaque instant pour le contempler avec ravissement.

C'était le billet qui lui avait été remis à sa sortie de l'hôtel de Morvilliers et qu'il avait alors négligé de lire. Mais ce billet, tombé de sa poche au moment où il changeait de vêtements pour aller à l'Hippodrome, avait enfin frappé ses yeux, et avait suffi pour le ramener à l'hôtel de Morvilliers, et, de là, à Saint-Thomas-d'Aquin.

Voici ce que contenait ce billet, écrit d'une main tremblée :

« Songez à votre mère?...

» LOUISE. »

IX.

Au sortir du sermon où la marquise avait retrouvé son fils d'une façon si inespérée, elle l'avait entraîné litté-

ralement avec elle en pressant sa main avec une indicible effusion; elle avait allégué, pour engager son fils à accepter encore son hospitalité maternelle, que Fenestrange dinait avec elle, et elle comptait sur la perspective de la présence de ce gai convive pour que Tristan se soumît plus volontiers à des exigences auxquelles elle tremblait toujours de le voir se soustraire, mais qui, cette fois, avaient pour son fils un attrait tout nouveau.

Louise, qui avait voulu prendre place sur le devant de la voiture, mais qui, avec une muette obéissance, s'était placée au fond, à côté de la marquise, sur l'insistance de Tristan, avait continué à éviter le regard du jeune comte avec une si inflexible réserve, que celui-ci venait à douter par moments que le billet qui avait tant influé sur sa résolution lui eût été réellement adressé par la jolie lectrice; cette réserve paraissait, on le comprendra, toute naturelle à la marquise, puisqu'elle ignorait à quel incident elle devait le retour de son fils à l'église. Quant à Tristan, son regard ne chercha pas avec plus d'insistance à sonder les secrètes dispositions de la jeune fille. Le comte de Morvilliers avait, pour ainsi dire, la pudeur de son premier triomphe; il était, à la fois, heureux et effrayé du pas qu'il avait fait, et tremblait instinctivement, en approfondissant de trop près son bonheur, de n'y plus rencontrer qu'une illusion.

Louise était remontée dans sa chambre, en rentrant à

l'hôtel, laissant, ainsi que le lui commandaient, du reste, les convenances de sa condition, la marquise avec son fils.

Tristan ne s'en était point autrement ému. Mais, au moment du dîner, on vint apporter un billet de Fenestrange, écrit à la hâte au crayon et apportant des excuses très-évasives de ne pouvoir se rendre à l'invitation de la marquise. Le vicomte ajoutait qu'il avait été obligé de partir tout à fait inopinément pour la campagne.

Presque au même moment, un domestique vint annoncer à madame de Morvilliers que mademoiselle Louise, se sentant souffrante, demandait la permission de ne point paraître au dîner.

Un nuage passa sur le front de Tristan à cette nouvelle; mais il se rassura bien vite : il y a un charme si profond et si vivace, des hallucinations si bienfaisantes dans toute espérance que féconde l'amour. Une goutte de rosée ne semble-t-elle pas suffire à contenir tout un monde, lorsqu'y tombe un rayon de la lumière céleste !

En réalité l'amour s'alimente de si peu, que, sans prendre tout à fait au pied de la lettre ce vers charmant d'un poëte contemporain (Alfred de Musset) lorsqu'il nous dit que ce sentiment bizarre

« Vit d'inanition et meurt de nourriture. »

on comprendra que Tristan ait pu facilement dorer du reflet du bonheur de la journée le mystère fâcheux de l'absence de Louise. Il fut même gai, affectueux pour sa mère, qui se crut enfin, et une fois de plus, payée de ses longues douleurs.

A défaut du boston, que l'absence des partenaires habituels rendait impossible, Tristan consentit à faire, avec toute la patience inépuisable d'un esprit distrait et absorbé ailleurs, le piquet patriarcal, et madame de Morvilliers, illusionnée, enivrée, sentit redoubler sa joie lorsque Tristan, au moment où il se sépara d'elle, lui eut promis de venir le lendemain.

Le lecteur comprend sans peine que le jeune comte de Morvilliers, après avoir fait la part des scrupules de Louise, espérait qu'ils auraient pris fin avec la nuit, et qu'un jour nouveau éclairerait quelque nouveau triomphe.

Quoi qu'il en soit, le lendemain matin, madame de Morvilliers, qui ne s'était, la veille, que médiocrement inquiétée de l'absence de Louise du moment qu'elle gardait son fils, sentit, en y réfléchissant mieux, quelques vagues soupçons naître dans son esprit sur les causes de l'absence de la jeune lectrice.

Elle allait envoyer à la chambre de Louise pour s'informer de ses nouvelles, lorsque celle-ci parut.

Dès que la marquise eut aperçu cette physionomie si pleine de candeur virginale, ces grands yeux noirs si

limpides et si purs, mais où se lisait en même temps l'énergie concentrée de la volonté vendéenne, elle comprit qu'une grande résolution avait germé dans l'âme de la jeune fille.

— Vous n'êtes pas venue hier soir; étiez-vous malade, Louise? dit avec affabilité la marquise, instinctivement inquiète, et cherchant à donner le change, peut-être dans l'espoir de le prendre elle-même.

— Non, madame la marquise, reprit Louise d'une voix ferme; j'ai, Dieu merci! toutes les forces que donne la santé, et je voudrais pouvoir ajouter une bonne conscience... Mais si je ne suis pas descendue hier soir, c'est que je ne pouvais plus avoir qu'une entrevue avec vous, et, cette entrevue, il fallait qu'elle fût sans témoins.

— Que voulez-vous dire, Louise? reprit la marquise de plus en plus troublée.

— Il y a, madame la marquise, certaines bonnes actions que l'honneur nous ordonne d'expier aussi cruellement que des fautes; il y a une de ces actions que j'ai cru devoir me permettre hier, et je ne suis pas sûre, je le répète, que ma conscience en puisse absoudre complétement l'intention. Oui, continua-t-elle, prévenant une interrogation curieusement suppliante de madame de Morvilliers, j'avais dû refuser d'intervenir entre vous, madame, et M. le comte de Morvilliers, pour le déterminer à abandonner une résolution qui vous affligeait et vous alarmait. Je n'ai pas besoin de vous redire les graves scrupules qui

m'arrêtaient; mais, en vous quittant, madame, je me suis représenté vos larmes, votre désespoir... je me suis souvenue que je n'avais reconnu par aucune preuve de dévouement, par aucun effort de reconnaissance, l'hospitalité si généreuse, les bontés sans nombre que vous m'avez prodiguées; je me suis dit surtout que c'était un péril unique, une occasion tout exceptionnelle de malheurs pour votre fils, d'anxiétés et d'angoisses pour vous, qui n'avait plus peut-être à se représenter jamais, et je me suis décidée à ce qu'aucun autre intérêt, même celui de ma vie, ne m'aurait arraché : j'ai écrit à M. le comte de Morvilliers.

En prononçant ces mots, Louise cacha dans ses mains croisées la vive rougeur qui faisait transparaître sur sa physionomie toute la chasteté de ses remords et de ses inquiétudes.

A cette révélation, la marquise (il faut le dire à l'honneur de ce cœur si noble) ne songea pas un instant aux mécomptes de sa tendresse et de son influence maternelle qui se voyait enlever tout l'honneur du retour de son fils... elle se sentit prise uniquement d'attendrissement et de reconnaissance pour la jeune fille qui s'était avancée avec une si généreuse imprudence jusqu'au bord du gouffre pour y tendre la main à son fils qui y était tombé.

Elle se leva, se précipita vers Louise, la serra dans ses bras en pleurant, et si, dans ce grave moment où toutes les paroles avaient la valeur d'un engagement solennel,

les lèvres de la marquise n'osèrent pas dire à Louise : « Ma fille! » ce mot bondit tacitement de son cœur.

Les larmes qui gonflaient la poitrine de Louise gagnaient aussi ses yeux; mais la courageuse jeune fille parvint à comprimer avec une inébranlable résolution toutes les émotions auxquelles elle était en proie : elle voulait à tout prix conserver la force de faire son devoir.

— Maintenant, dit-elle, madame, je ne vous dirai point que je regrette ce que j'ai fait... Je vous ai épargné un grand chagrin, de cruelles inquiétudes : je ne me plains point que ces dangers, ces inquiétudes puissent être devenus mon partage; mais vous comprendrez, madame la marquise, la situation qui m'est faite vis-à-vis de votre fils, vous comprendrez que je ne puisse m'exposer à ce qu'il vienne me demander le prix d'une obéissance que rien ne devait m'autoriser à réclamer de lui! M. le comte de Morvilliers m'a dit qu'il m'aimait, madame... Songe-t-il à faire de moi sa femme?... C'est impossible! et je dois lui rendre cette justice qu'il n'a pas eu devant moi le triste courage d'un semblable mensonge! J'espère, cependant, qu'il n'y a pas en lui d'autres pensées fatales à mon honneur... et ce n'est pas, à coup sûr, là, un péril que je puisse même redouter, mais il en est un autre, madame, et ce péril, c'est d'affronter plus longtemps les entraînements de cet amour, de ce caprice peut-être, qui s'exalte par les obstacles qu'il rencontre; c'est qu'enfin le repos de

mon cœur ne soit aussi compromis, et compromis même sans assurer le vôtre... Il faut donc, madame, mettre un terme irrévocable à une situation qui ne saurait se prolonger plus longtemps, et ce terme, ce ne peut être que mon départ.

— Vous partez?... et quand? fit la marquise tremblante, et qui s'attachait à la présence de Louise comme si c'eût été la lumineuse apparition qui la guidait seule dans sa route ardue et ténébreuse.

— Pour vous, madame, répondit Louise, je pars dès que mon oncle sera venu me chercher, et il sera à Paris dans deux ou trois jours au plus... La lettre que je lui adresse ne lui permet pas un seul moment de retard, car je lui annonce que mon repos, mon honneur exigent son arrivée immédiate, et je sais que rien ne l'arrêtera plus quand ces considérations auront parlé... Pour vous donc, je pars dans deux ou trois jours; mais pour M. le comte de Morvilliers, pour votre maison, pour tout le monde, je suis partie dès ce moment.

— Comment! Louise!...

— J'ai passé la soirée d'hier, cette matinée à faire mes préparatifs... Tout est terminé... et je vais me fixer dans une maison qui sera connue seulement de vous et de moi, que vous me désignerez vous-même, où j'oserai vous attendre, madame, si vous voulez bien venir y voir, pendant ces deux ou trois jours suprêmes, la jeune fille qui se souviendra toute sa vie de vos bontés.

— Quoi! seule, dans une maison inconnue, Louise!

— J'y serai plus en sûreté qu'ici, et ma résolution, je vous l'ai dit, est irrévocable!... Maintenant, madame, en demandant secours et protection à mon oncle, un vénérable ecclésiastique, je croirais avoir été profondément ingrate envers vous si je lui laissais supposer, même un instant, que ce pourrait être contre vous que je lui demandais appui... Cette lettre, adressée à mon unique protecteur, je ne l'ai point envoyée encore, la voici. Je vous l'apporte pour que vous y ajoutiez quelques lignes, pour que vous y témoigniez que ce n'est point une vaine susceptibilité, une chimérique frayeur de jeune fille qui a dicté ma résolution, mais qu'elle a dû être approuvée par vous, et que c'est vous-même qui en appelez avec moi à ce dernier moyen de salut. Mise en danger par votre fils, madame, c'est sous la garde de votre honneur que je viens mettre le mien! Je ne veux pas d'autre défenseur que vous jusqu'au moment où j'aurai quitté Paris; mais je n'ai pas besoin de vous dire, madame la marquise, que j'ose compter sur votre religieuse exactitude à tenir la promesse que je vous demande, à envoyer cette lettre qui ne doit passer entre vos mains que pour prendre un caractère plus puissant et plus sérieux. Et s'il ne devait pas en être ainsi, madame, alors ce ne serait point dans trois jours que je quitterais Paris... ce serait à l'instant, et j'affronterais seule les embarras, les hasards de la route qui me conduirait auprès de mon oncle, plutôt

que de m'exposer aux dangers plus grands, plus réels encore qui m'attendent ici. Daignez-vous me le promettre, madame, et puis-je vous laisser cettre lettre?

Est-il besoin de dire qu'une foule de pensées contradictoires, de tiraillements douloureux du cœur arrêtaient sur les lèvres de la marquise la réponse que lui demandait Louise? Mais enfin, toute l'antique loyauté de sa race, toute la dignité de son caractère personnel lui dictèrent la réponse qu'elle adressa à sa jeune lectrice d'une voix douloureusement émue.

— Puisque telle est, dit-elle, votre résolution irrévocable, mon enfant, quels que soient le chagrin profond qu'elle me cause, les tristes suites qu'elle puisse avoir pour ma vie, il ne m'appartient pas d'y mettre obstacle... Cette lettre sera adressée à votre oncle à l'instant, avec quelques lignes de moi qui achèveront, s'il en était besoin, de l'engager à faire immédiatement ce que vous lui demandez.

Louise, dans toute l'effusion de sa reconnaissance, se précipita aux genoux de la marquise, et couvrit de ses baisers et de ses larmes la main de celle qu'elle aurait été si heureuse de ne jamais quitter.

La marquise dut s'efforcer pourtant, par une dernière tentative désespérée, de déterminer Louise à se confier encore à l'hospitalité de l'hôtel de Morviiliers jusqu'au moment où le vénérable ecclésiastique viendrait la chercher; mais Louise lui fit comprendre qu'il serait trop

difficile de dérober à Tristan sa présence, de faire partager sans la trahir le secret de cette petite fraude par les nombreux domestiques de l'hôtel, et madame de Morvilliers dut se rendre à toutes ces raisons. On envoya querir une voiture de place : les bagages de Louise, bagages de peu d'importance, y furent transportés, non sans de nouveaux adieux où la grande dame et la jeune lectrice échangèrent encore leurs larmes et l'expression réciproque de leurs souffrances, de leurs anxiétés; puis la voiture s'éloigna après que l'automédon eut reçu l'ordre de se diriger vers l'embarcadère du chemin de fer d'Orléans.

Là, d'après les conventions arrêtées entre madame de Morvilliers et sa lectrice, celle-ci devait prendre une autre voiture et se faire conduire dans une maison isolée au fond du Marais, chez d'anciens serviteurs de la maison de Morvilliers, où la marquise avait promis de procéder elle-même à l'installation de Louise et de venir la voir, afin d'adoucir par ses visites les ennuis de la claustration à laquelle elle se condamnait jusqu'à l'arrivée de son oncle.

A peine le modeste véhicule de place qui emportait Louise eut-il roulé hors de la cour de l'hôtel, à peine la marquise qui l'avait reconduite jusqu'en bas du perron se fut-elle rassise dans son cabinet, tenant entre ses mains cette fatale lettre qu'il lui appartenait de compléter pour rompre le dernier lien qui l'attachait à Louise, que la

porte se rouvrit et qu'on annonça le jeune comte.

Madame de Morvilliers n'eut que le temps de cacher la lettre.

On comprendra que l'impatient amoureux n'avait pas pu attendre jusqu'à l'heure du dîner pour chercher à entrevoir la jeune fille, vers laquelle le ramenait un attrait composé de deux aimants contradictoires, mais irrésistibles tous deux, la crainte et l'espérance.

Tristan, par une de ces capitulations à la fois honnêtes et gauches de la conscience qui cherche le déguisement d'un prétexte, même où il n'y en aurait certes pas besoin, tenta en entrant de colorer la précipitation insolite de sa visite matinale, que sa mère, en tout état de cause, n'avait pas besoin de voir justifier. Le prétexte était, du reste, aussi mal choisi que le sentiment qui faisait agir Tristan était peu adroit. Il raconta à sa mère qu'il s'était rendu chez Fenestrange pour connaître le motif de son absence de la veille, et ajouta qu'au logis de leur vieil ami, on lui avait dit qu'il n'était pas rentré de la nuit et qu'on le croyait toujours à la campagne.

La marquise ne parut prêter qu'une médiocre attention à ce détail, si singulier qu'il pût paraître : ses préoccupations étaient plus intimes et plus graves.

Tristan, par une de ces timidités exquises du cœur, par une de ces pudeurs instinctives de l'amour, qu'épouvante un regard maternel, n'osa pas demander à sa mère si l'absence de Louise devait se prolonger encore, bien qu'il

eût été visiblement surpris de ne pas la trouver à une pareille heure auprès de la marquise.

Il aborda successivement divers sujets de conversation qu'il soutint bravement assez longtemps, espérant toujours voir s'ouvrir la porte qui donnait le plus habituellement passage à la gracieuse apparition que son cœur appelait ; vingt fois ses lèvres s'étaient ouvertes pour demander compte à sa mère de l'absence de la jeune lectrice, vingt fois l'appréhension de laisser éclater son amour arrêta la parole prête à s'échapper de sa bouche.

Un autre motif qui sera encore mieux compris empêchait madame de Morvilliers de briser le cœur de son fils par la douloureuse confidence qui devait lui faire accepter le départ de Louise comme un fait accompli et définitif. A la crainte de lui porter un coup si douloureux, se joignait pour la marquise l'embarras d'un mensonge qui froissait les instincts les plus intimes et contrariait les vœux les plus chers de son cœur.

La mère et le fils échappèrent enfin aux indécisions pénibles de leur situation respective lorsqu'une femme de chambre, sous un prétexte qui n'était vraisemblablement pas beaucoup mieux choisi que celui dont s'était servi Tristan, demanda à madame la marquise de Morvilliers quelle serait à l'avenir la destination de la chambre de mademoiselle Louise, et s'il fallait considérer cette chambre comme disponible.

Une interrogation vive et douloureuse, à laquelle il ne

restait cette fois pas plus de périphrases que d'hésitations, éclata sur les lèvres de Tristan à cette révélation.

Elle dut enfin lui être confirmée par la marquise, qui n'osa cependant lui faire connaître le véritable motif du départ de Louise. Il lui eût semblé ajouter la douleur d'un reproche à tout ce que souffrait son fils; elle chercha un autre motif, une injonction venue du vieux curé : ce fut là l'expédient suprême que put trouver sa tendresse.

Mais le malheureux jeune homme ne s'y méprit pas; une pâleur mortelle avait glacé son visage, et il était tombé assis, accablé sous un malheur qui, tout imprévu qu'il était, s'expliquait mieux pour lui par les mystérieuses appréhensions de son cœur que par les mensongères et maladroites raisons balbutiées par la marquise.

— Oh! ma mère! ma mère! s'écria-t-il dans cette expansion de la douleur qui noie les limites de tous les scrupules... Louise est partie!... partie!... partie par haine pour moi... partie pour ne pas se rencontrer avec votre fils, sous le même toit, dans la même ville!... Elle est partie!... elle est partie!... elle qui était mon courage, ma vie nouvelle!... l'incarnation de cette vertu, de cette honnêteté que vous montriez sans cesse à mes regards en les détournant de la voie de désordre où je m'étais oublié jusqu'à présent!

Louise est partie! partie à jamais!... car, vous le savez, là-bas, dans son pays, un mariage va nous l'enlever, ma mère!... Mais comment l'avez-vous laissée

partir?... Comment ne l'avez-vous pas gardée... de force s'il le fallait, car son départ est encore une défiance, une insulte pour votre fils! N'est-ce pas la négation de toute confiance dans mon retour à de meilleurs sentiments, dans ma délicatesse, dans mon honneur de gentilhomme même!... N'est-ce pas une vengeance éternelle, acharnée, de l'injure que je lui ai faite, et que j'ai expiée pourtant par un abandon de tous mes mauvais penchants, par une transformation complète de mon âme et de ma destinée!... Ah! si vous m'aviez aimé, ma mère, jamais vous n'auriez consenti à la laisser partir!

En répétant avec une sorte de rage ces accusations injustes, égarées, qui navraient si douloureusement la tendresse de la pauvre mère, si innocente pourtant de ce départ, il n'était pas malaisé de comprendre, pour l'excuse de Tristan, que ce n'était point à la marquise de Morvilliers qu'il jetait en réalité ces reproches d'indifférence et d'ingratitude, que c'était à Louise absente que son désespoir les adressait.

Le cœur de la mère ne s'en déchirait pas moins sous ces atteintes aveuglément répétées, et elle se demandait peut-être, en effet, sans oser s'en rendre compte, si elle n'aurait pas été suffisamment armée du droit de retenir Louise, par cet implacable égoïsme maternel où le sublime peut être parfois si près du crime même!

Madame de Morvilliers cherchait toujours à prodiguer

à son fils les exhortations de sa sollicitude maternelle, car son amour inhabile était réduit à balbutier des consolations sans portée et sans influence; car elle savait que, pour rendre à son fils le courage, l'espoir, une invincible audace, elle n'avait qu'un mot à dire : lui révéler que Louise n'avait point quitté Paris!... A défaut de cette garantie, qui ne pouvait lui être donnée, Tristan n'écoutait même pas les stériles expressions de la douleur et de l'affection de sa mère.

Toutefois, cet espoir qu'on lui refusait ne pouvait disparaître aussi vite dans un cœur incessamment livré à toutes les illusions que l'amour entraîne à sa suite; l'embarras visible de la marquise, la soudaineté invraisemblable de ce départ, tout permit à Tristan de se laisser aller à quelque doute sur la réalité de la fatale nouvelle. Il s'échappa du salon pour parcourir la maison, aller lui-même à la chambre de Louise, interroger les domestiques...

A peine la marquise fut-elle seule, qu'elle se rappela avec effroi qu'elle n'avait point fait partir la lettre dont l'envoi immédiat avait été réclamé impérieusement par Louise et promis par elle-même d'une façon si solennelle.

Ce ne fut pas sans hésitation, sans déchirement intérieur qu'elle reprit l'écrit qui allait pour jamais isoler son fils du bon ange qui l'avait arraché d'une voie de honte et de perdition. Mais avec ce sentiment désespéré du devoir

qui entraîne parfois à la mort même un cœur tremblant et irrésolu, la marquise se mit à tracer d'une main défaillante quelques lignes au-dessous de la signature de Louise, en y joignant les indications nécessaires au curé pour la retrouver à Paris.

Elle n'avait pas encore achevé de formuler ce douloureux consentement que les instances de la jeune lectrice lui avaient arraché, que Tristan avait reparu sombre et consterné; sa visite dans la maison, le témoignage des domestiques trompés comme lui, tout avait paru confirmer sa triste certitude. Mais, en voyant sa mère occupée à écrire, il s'était approché, et avec cette curiosité amère, implacable, du désespoir, il avait pu surprendre, en se penchant au-dessus de la marquise, le secret qu'on lui cachait.

Après avoir lu, Tristan ne laissa pas échapper un mot, et alla reprendre, sur la pointe du pied, la place qu'il occupait auprès de sa mère avant sa disparition momentanée.

Madame de Morvilliers, en achevant d'écrire les quelques lignes dont il vient d'être parlé, avait-elle pu deviner que le complot formé par elle avec Louise était trahi avant même d'être exécuté?

Avait-elle senti au-dessus de son épaule le souffle haletant et précipité de Tristan, une sorte de bondissement électrique des sensations qu'il éprouvait de la révélation immense et inattendue qui renouvelait toutes les résolutions de son âme!

C'est ce que nul ne pourrait dire; et si nous penchons pour l'affirmative, c'est plutôt un indéfinissable instinct qui guide notre plume, une appréciation peut-être bien hypothétique de toutes les capitulations de conscience que l'amour maternel suggère quelquefois à la raison la plus droite, au cœur le plus fortement trempé; mais, à coup sûr, ce n'est point une conviction que nous nous permettons de formuler, car cette conviction, rien au monde ne saurait nous autoriser à l'émettre d'une manière absolue.

Toujours est-il que, quelques instants après l'incident que nous avons rapporté, la lettre remise par la marquise à son valet de pied pour être jetée à la poste, passait dans les mains de Tristan au moyen de ces arguments irrésistibles qui savent aiguillonner si à propos le devouement que tout domestique de bonne maison doit conserver au fils de ses maîtres.

X.

Nous devons compte au lecteur de la disparition soudaine du vicomte de Fenestrange; mais s'il veut que nous lui donnions des nouvelles de ce vieil ami de la famille de Morvilliers, il faut qu'il veuille bien s'élever avec nous à deux ou trois mille mètres au-dessus du niveau de la

Seine, car c'est là que nous avons à aller rejoindre cet écervelé de cinquante-cinq ans.

Et, d'abord, il importe d'apprendre à ceux qui ne l'auraient pas deviné, que Fenestrange, venu pour assister à l'ascension de Florentine et de Tristan, avait pris la place de ce dernier; il avait cédé, pour suivre la danseuse dans les airs, à l'un de ces penchants qui empruntent plus d'entraînement à la crainte que commence à ressentir celui qui les éprouve si tard, de ne pas les voir partager. De son côté, Florentine, profondément irritée, chantonnant entre ses dents, voulant dissimuler la rage sourde que lui causait l'absence de son compagnon vainement attendu, avait feint d'accepter l'échange avec insouciance; elle avait cherché même à donner à sa résignation l'apparence de la satisfaction ; mais personne n'aurait pu y être trompé, si ce n'est peut-être Fenestrange ; car, même à l'âge où l'expérience devrait avoir tué toutes les illusions, la vanité est toujours puissante à les réveiller !...

Florentine et Fenestrange, en compagnie d'un aéronaute renommé, s'élevèrent rapidement au-dessus de Paris. Le vicomte, que nous savons déjà assez amoureux de la danseuse, s'était figuré peut-être que les choses iraient plus vite dans ce rapide trajet, et, avec le sang-froid d'un homme qui, par insouciance, encore plus peut-être que par courage, ne s'était jamais beaucoup préoccupé du danger, il prodiguait à Florentine des galanteries

entre ciel et terre, sans aucune solution de continuité.

La danseuse était encore trop dominée par la nerveuse impression de ses calculs brisés, de ses déceptions fébriles, pour se laisser distraire par le magnifique panorama qui se déroulait sous ses yeux et encore moins par les madrigaux un peu surannés que lui débitait le vicomte.

Nonchalamment couchée dans la nacelle, et laissant échapper dans l'espace la légère fumée d'une cigarette, Florentine dit enfin à Fenestrange :

— Je suis bien aise de me trouver à cette hauteur; les hommes semblent pour moi juste au degré d'abaissement où les mettait mon mépris avant que l'élévation de l'aérostat ne me les fît paraître si petits.

— Vous en voulez à mon jeune ami, reprit Fenestrange. Il est réel qu'il vous néglige un peu; mais vous, ma charmante, qui avez été tant et si souvent infidèle, il faut vous résigner à en rencontrer à votre tour. Autrement, cela deviendrait monotone.

— S'il n'était infidèle qu'à moi, repartit Florentine, je n'aurais rien à dire, car je sais que je ne vaux pas grand'chose; mais il est infidèle à son amour, qui le mettait pour moi au-dessus de tous ces misérables ou de tous ces niais qu'on appelle des hommes. Eh bien ! il ne sort pas de la catégorie ordinaire; il m'a gardée tant que je lui ai plu, il me plante là quand il a trouvé un autre cotillon mieux à son goût... Monsieur est blasé sur les femmes lancées, il lui faut de l'innocence à présent;

c'est du fruit nouveau, ou, du moins, cela y ressemble. A la bonne heure! Oh! décidément les hommes valent encore moins que nous; ce que nous sommes par vanité, ou plus souvent par misère, ils le sont par ennui, par caprice, sinon par des motifs plus grossiers! Ma foi, si l'on pouvait profiter de l'occasion de ce ballon pour aller dans un autre monde, on n'aurait guère chance de rencontrer quelque chose d'aussi plat et d'aussi bête que celui que nous quittons.

— Quel que fût le monde où vous aborderiez, vous y seriez reine, riposta galamment Fenestrange.

— Il paraît que vous avez une bien pauvre opinion de la moralité de la création, répondit Florentine.

Fenestrange tenta de répliquer par quelques compliments plus ou moins mythologiques à ce bon marché cynique que Florentine exaspérée semblait faire d'elle-même; mais tout à coup il se sentit arrêté dans ses galanteries aériennes par un courant atmosphérique qui lui occasionna un violent accès de toux.

— Ètes-vous, par aventure, asthmatique? repartit Florentine. Ce serait une chance pour me plaire. A voir la façon dont se conduit la jeunesse, tout ce qui rappelle la vieillesse doit rencontrer auprès de moi de la faveur.

Fenestrange, un peu piqué de cette remarque, se hâta de prouver par la liberté de sa parole et la vivacité de ses allures, dès que l'affaiblissement du courant atmosphérique le lui eut permis, que s'il n'avait pu empêcher les

années de s'accumuler sur sa tête, du moins il en portait légèrement le poids.

Cependant, malgré la hauteur où ils étaient parvenus sous la voûte céleste, le vicomte sentait, aux titillements de son estomac sollicité par un vif appétit, qu'il n'avait nullement abdiqué son humanité. Il était l'heure du dîner, et il proposa à sa belle compagne de faire sauter quelques bouchons de vin de Champagne pour arroser un poulet, comme s'ils étaient au café de Paris ou à la Maison-d'Or.

Florentine consentit sans grand plaisir, mais sans objection, à prendre sa part de ce repas improvisé, où les nuages servaient de salle à manger; aussi bien le vin de Champagne, chez certaines femmes, n'est plus une jouissance, mais c'est un besoin, besoin passé à l'état chronique.

Un effet de mirage très-curieux vint distraire leur attention : entre l'azur et les nuages se dessina à leurs yeux la forme d'un ballon qui suivait le leur comme un satellite fidèle et en reproduisait exactement la forme et les proportions.

Mais bientôt un courant furieux emporta le ballon avec une effrayante rapidité dans la direction du sud-ouest, et l'aéronaute déclara qu'il n'y avait pas à songer à descendre tant que règnerait ce courant, qui emporterait nécessairement l'aérostat au delà du rayon de vingt à trente lieues, dans lequel s'opèrent généralement les voyages de ce genre.

Nos voyageurs éprouvèrent les sensations les plus diverses; il n'entre pas dans le cadre de ce récit de les analyser... Toutefois, il y eut un moment qui dut faire époque dans leur traversée: ils se sentirent assaillis par un froid insupportable, dont toutes les fourrures pouvaient à peine les garantir, tandis que simultanément les derniers rayons du soleil couchant les frappaient et leur brûlaient le visage.

— Allons, fit Florentine, le froid et le chaud à la fois!... Quand je vous disais que ce n'était pas la peine de quitter ce bas monde... Seulement, ici, il faut les supporter sans mot dire, et là-bas, quand ce phénomène se produit dans l'ordre moral, il reste le plaisir de s'en venger.

— Vous en voulez donc beaucoup, ma toute belle, à ce pauvre Tristan? repartit Fenestrange; car c'est à lui que se rapportent toutes vos pensées. Il me semble que son châtiment est déjà dans son infidélité. Ce châtiment serait complet, ajouta-t-il en soupirant, s'il pouvait se continuer dans la vôtre.

Florentine, sans donner ni enlever trop l'espoir à son adorateur en cheveux blancs, pinça les lèvres de façon à prouver à un observateur plus désintéressé, et par conséquent plus clairvoyant, qu'elle ne se bornerait pas, vis-à-vis de Tristan, à cette vengeance, dont, en d'autres circonstances, elle avait usé trop fréquemment sans doute pour n'en pas avoir apprécié l'inanité.

Cependant le soleil avait disparu; la nuit s'épaississait, et comme on était dans les plus longs jours de l'année, au mois de juin, et qu'on avait quitté l'Hippodrome depuis plus de six grandes heures, voguant incessamment à travers l'espace, et toujours emporté dans la direction du sud-ouest avec une vélocité pareille à celle d'un train *express* de chemin de fer, il était facile de supposer qu'on était fort loin de Paris. L'habile aéronaute sous la conduite duquel nos voyageurs s'étaient embarqués, jugeant que le moment était enfin venu d'opérer la descente, dirigea avec succès cette dernière manœuvre, grâce, il est vrai, à l'assistance de quelques braves paysans qui eurent (contrairement à ce qui se passe si souvent) la présence d'esprit ou l'humanité de saisir les cordes jetées du ballon et de l'amener à terre, au lieu de lui tirer des coups de fusil, comme cela arrive dans quelques campagnes, vu le progrès des lumières.

Le ballon avait, comme on l'a vu, dépassé de beaucoup la limite ordinaire de ses excursions. Nos voyageurs apprirent bientôt, non sans quelque stupéfaction, qu'ils se trouvaient sur les limites du département de Maine-et-Loire, à une distance assez considérable du chemin de fer. Il n'y avait pas moyen de songer à retourner à Paris avant le lendemain matin.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Nouvelles Publications :

A. DUMAS.

Naufrages, 1 v.
Impressions de voyages, 2 v.
Le dernier Roi des Français (Louis-Philippe), 7 v.
Épisodes de la Mer, 1 v.
Dieu et diable, 3 v.
Mémoires d'A. Dumas, 1 à 14
Olympe de Clèves, 7.
Le Veloce, 4.
Le Drame de 93, 3 v.
Dieu dispose, 8.
Mémoires de Talma, 1 à 3.
La Tulipe noire, 2.
Mémoires d'un Médecin, 9.
Le Collier de la Reine, 7.
Ange Pitou, 6.
La Comtesse de Charny, (suite), 3 v. p.
Deux Diane, 9 v.
Louis XVI, 3.
Vicomte de Bragelonne, 18
La Comtesse de Salisbury, 2.
La Régence, 2.

É. SOUVESTRE.

Au Bord du Lac, 1 v.
Les Clairières, 1 v.
Pendant la Moisson, 1 v.
Le Garde du Lazaret, 1 v.

TH. GAUTIER.

La Peau de Tigre, 2 v.

P. DU PLESSIS.

Esquisse de Mœurs mexicaines, 4 v.

DE BAWR.

Mémoires d'une Héritière, 6.

L. GOZLAN.

Le Lilas de Perse, 1 v.
La Marquise de Belverano, 1.

J. JANIN.

Les Gaietés Champêtres, 3.

E. SUE.

L'Amiral Levacher, 1 v.
Fernand Duplessis, 4 v.
La Bonne Aventure, 4.
Les Enfants de l'Amour, 3
Mystères du Peuple, 16 v. p
Les sept Péchés capitaux.
» l'Avarice, 2.
» l'Envie, 3.
» la Colère, 2.
» la Luxure, 2.
» la Paresse, 1.
» la Gourmandise, 1.

ALEX. DE LAVERGNE.

Il faut que Jeunesse se passe.

H. P. DE KOCK.

Minette, 2 v.

RENAULT.

Histoire du Prince Louis-Napoléon, 2 v.

F. SOULIÉ.

Le Veau d'Or.

COMTESSE DASH.

Renée, 1 v.

FOUDRAS.

La Nuit des Vengeurs, 4 v.

MONTÉPIN.

La Reine de Saba, 2 v.
L'Épée du Commandeur, 2 v.

É. BERTHET.

Le Refractaire, 1 v.

ACHARD.

Un vieux Diplomate, 1.

A*** ET J. LEBRUN.

Paris et la Province, 2 v.

LAMARTINE.

Nouveau voyage en Orient